Diffusion du bureau

Éveil

Aux environs d'un matin exigu, je parviens peu à m'éveiller.

Et pourtant ce matin ce n'est pas la peine qui m'a éveillé. Aucun rêve ne m'a troublé. Sans doute, je n'ai plus rien à me dire. Voilà pourtant ce qui arrive après que je me suis éveillé, quand je ne puis écrire faute de goût, faute de tout, même de l'encre de la machine à écrire.

Quand le papier gît blanc sur mon bureau, puisqu'il ne peut s'inscrire tourne dans l'heure (dans l'heure qui tourne), quand il ne peut inscrire (se noyer dans) ma ronde, j'ai toujours ce cahier à côté de mon lit car il ne sait jamais quels rêves je puis bénir ou maudire au petit bonheur la chance, sur un mauvais coup de tête du réveil posé sur le cahier, à côté de moi, sur la table de chevet.

Je n'ai inscrit ni l'heure ni même le jour pour évoquer, à peine après l'éveil, qu'aucun rêve ne me traversait. J'ai cru devoir parler de moi, m'en justifier. J'ai écrit, c'est vrai, quelques pages mais l'idée, elle, restait dans l'ombre.

Alors je suis descendu et j'ai plongé la tête dans une immense tasse de café. J'ai oublié le sucre en bas mais je n'ai jamais eu cette intention de redescendre (mon confort n'est pas tel que je puisse le désirer grandi).

J'aurais peut-être dû car peu de temps avant de m'en aller, j'ai aperçu le *Canard enchaîné* sur la table. Je n'ai eu de temps que pour lire les gros titres de la une.

Un sentiment banal

Ce n'est pas le désir qui m'ôtera l'envie d'écrire. Et si je n'ai rien à confier, si, par mégarde, j'ai oublié qu'il me fallait créer, je veux dire : inventer, alors, puisque j'ai oublié jusqu'à l'abnégation que demande un tel ouvrage, il me faut combler ce néant par un autre moins jovial, moins convivial : nul ne sera invité à lire ces lignes.

J'ai pourtant demandé à les écrire.

Je me suis éveillé ce matin avec un sentiment assez semblable à celui qui anime nombre de mes matinées. S'il me faut encore et à nouveau raconter cette humeur, son caractère, je ne sais trop comment m'y prendre. Et pourtant, un sentiment tel que celui-ci, que je connais dès à présent, tout familier et contemplatif, ignorant, c'est le sentiment de l'éveil, je devrais sans trop de peine parvenir à le saisir. Mais il est peu de choses, voyez : ni peine ni colère, et surtout nulle joie. C'est un petit néant, sans doute bienheureux et faible.

À mesure que l'heure me conduit où bon lui semble, cette humeur que je voulais vous faire partager, à vous lecteur fictif, s'estompe. Reste

enfouie quelque part sous l'édredon, je ne sais où. Elle ne m'attend pas à la tombée de la nuit. Moi, c'est un moment où j'aimerais me plonger car la nuit, j'aimerais aussi dormir et cette humeur-là, je la crois propice à mon sommeil. Elle ne m'attend pas aux portes du sommeil mais c'est bien elle qui m'ouvre au jour, qui me découvre de mes songes et qui m'oblige avec une certaine candeur et la noblesse hideuse du moindre confort à descendre pour m'ajourner d'une tasse de café.

Me voici donc, dès à présent, enclin, mais comme toujours, à dire à hautes lignes ce qui me vient à l'esprit. Et je jouirai mieux encore si je saisis ce qui ne fait que l'effleurer. Je jouirai toujours mieux, c'est vrai, qu'à cet instant. Mais il faut que je consume ma journée et l'idéal sera, à cet égard, de transgresser les lois du temps et de l'espace, à la petite fin de raconter ce qu'on dit de ma vie, si elle est saugrenue.

Araignée du matin

A présent à l'université.

Ce que je fais, c'est que j'écris. Ce que j'écris, c'est ma journée comme elle fut assez longue pour que je puisse, dès à présent, la méditer.

Je la médite et je m'attriste.

Cette université, je crois, renferme toute ma tristesse ; elle me rappelle à mon petit néant trop quotidien, sans remous, quoi qu'il arrive calme, ma condition se dit humaine mais je ne sais...

Animale, sans doute. Humaine... Je reste dans le doute. Quant à savoir pourquoi, dès à présent, je ne pourrais pas même l'expliquer. Une idée sans moteur, turbulente en moi et cependant toujours innocemment.

Et ma tristesse m'endormira car la tristesse, elle, se moque bien du doute. Enfant prodigue, au retour hasardeux, elle ne me laissera en paix qu'aux abords de mon sommeil où j'oublierai, je ne saurai pas plus que maintenant la distinction entre le vrai, le faux, tout ce qui est médiocre et inutile et ce qui,

au fond, est nécessaire à l'homme qui vit mais la question, au moins, se posera légère. Toute de discrétion. Mon inquiétude, elle viendra au matin.

Et ma peine ? Ma peine vient au soir quand je parviens à l'université. Oisif, je ne fais que prier entre la veille et un sommeil évanescent la nuit, se blottissant aux quatre coins du jour, avec cruauté, comme de petits néants sans fin que je traverse et leur odeur pestilentielle amplifie mes maux de crâne, dès à présent théâtraux et dont enfin mes vêtements s'imprègnent.

Et parvenu au soir, à présent que je me mets à nu, je sens encore leur odeur, si semblable et odieuse, si forte que j'oublie ma propre sueur ; d'abominables pertes de sensations, comme on sait perdre la vue ou quelques-uns de ses souvenirs qui me figent dans mon lit. La lumière s'éteindra à un moment. Car l'instant est tragique.

Avec douceur, comme pour ne jamais éveiller mes draps, j'endormirai tout ce que j'ai. Je suis si seul avec ma faim et elle est si antique, je suis si las…

L'acteur interrompu

Soudain, il se taisait et regardait fixement devant lui. J'étais certain à ce moment qu'une foule d'images lui venaient à l'esprit.

C'était un homme d'un âge interrompu. Sa peau nerveuse et sèche avait des reflets jaunes.
Un visage maigre, obligé de grimacer.

Il parlait sans assurance d'une voix morne, inégale, parfois tremblante; ponctuée de souffles saccadés et brefs. Parfois sa voix était nasale. Il se penchait sur son bureau pour lire les inaudibles vers dont il voulait appuyer son discours (inaudible car il prêchait avec un accent étonnant, par bribes et par syllabes disjointes...) en agrippant ses mains osseuses au rebord du bureau (une angoisse partagée par toute l'audience).

Puis, il se raidissait devant son texte. Les yeux baissés, rivés sur le livre, il commentait une métaphore et cependant jamais, m'a-t-il semblé, il ne s'y est plongé. Son analyse des mots lui demandait une concentration qui pliait son visage comme sous le coup des plus vives douleurs (se contractant). Ses yeux toujours collés au livre ne

s'en détachaient que pour jeter de brefs regards au plafond, à la fenêtre.

« Il faut vider la scène ».

Son regard éviterait toujours celui des étudiants qui s'éprenaient de lui malgré la lenteur de ses cours, la communication pénible de passions dont on sentait bien, malgré tout, qu'il nourrissait son âme.

Divagation

C'est une honte ! Je ne suis pas encore ivre.

Et qu'on ne vienne pas me raconter que je n'ai rien bu. Ma conscience, c'est quelque chose qui est bien trop friable. On ne me convaincra pas qu'elle puisse avoir besoin de stupéfiants pour se distraire. Mais aujourd'hui elle est solide, sa densité doit profiter de ma faiblesse pour s'accroître. À chaque instant, cela arrive. Et bientôt (bien avant son heure), le réel – ce qu'on croit être tel – écrase mon pauvre esprit sous son diktat assourdissant.

N'est-ce pas ahurissant ? Je n'ai jamais perdu conscience. Je me suis alourdi. C'est tout ce que j'ai pu gagner à mes efforts (ils sont inouïs). Les néons, je crois, me brûlent le crâne au point que je crains – ce n'est pas une lubie – la calvitie. Les pires tourments du mal de crâne me guettent.

Je vois, j'entends : ce sont deux maux, je les crois incurables. Aucun chercheur, au demeurant, n'y veut répondre. Comment donc peut-on me convaincre de me défier du démon de mes divagations ?

Gésine

Où étais-je ? Parvenu à quelque sommet, sans doute.

À présent, dire de quoi il s'agissait, ce serait une entreprise beaucoup trop pénible.

Je veux seulement jeter ce regard sur un passé vraisemblablement hypothétique afin de n'y jamais revenir, je veux… rompre les liens qui m'encombrent les bras. Car (c'est une évidence) je suis beaucoup trop lourd et le moindre frémissement me rompt à la douleur.

J'ai quelque part en moi comme un caillot qui occupe la plus sanguine de mes veines, une douleur envahissante. Je suis encore peiné d'avoir été.

Sans doute, c'est cela qu'on saura, je suis tombé. Il me faut, on m'y oblige à présent, regarder au-dessus de moi (j'ai mal au cou, je m'endormirai mal ce soir). Je ne peux donc jeter que de brefs regards. On ne me permettra pas de battre le rappel qu'une intention autre, extérieure et pour le moins tangible, comme une main posée sur mon

épaule blessée, m'oblige à battre avec la cruauté d'un ange.

Un ange, lorsqu'un homme noyé dans la fange le supplie, est forcément le plus cruel de tous les êtres.

J'étais couché dans la poussière (c'est très semblable). Sur le point d'accoucher. Mais je suis né sans utérus. La douleur est affreuse.

Mais encore : ce n'est pas un être que j'enfanterai. Jamais ! Ce n'est pas l'amour que je porte en moi. Et ce qu'en dit la haine, c'est peut-être un faux-semblant. Je ne serai d'aucun amour car je ne connais pas la haine. Je l'ai démasquée, cela suffit à la voir : elle n'a pas de visage. Je ne mens pas et croyez-moi (c'est ma douleur, en quelque sorte), aucune fièvre ne m'emporte.

Grande fermeté

Le parti-pris de ne rien dire, de ne rien laisser paraître et de faire montre de la plus grande fermeté à l'égard de la compassion qu'on tend à se porter à soi-même.

Cette régularité exclut, par exemple, qu'on se tienne, le dos voûté, accoudé au comptoir d'une ivresse hypothétique (plusieurs formes à la mélancolie). Plusieurs extrapolations d'un être, si on le croit unique.

Le choix de n'être pas, seule certitude.

Autrement, bâtir dans le néant tient de la comédie. Ignorante comédie, bouffonne malgré soi, rigide, inconsolable. « Je serai ! »

Et l'animal se dresse, s'engage, il n'avoue rien du tout. Il vocifère amèrement mais à l'encontre, toujours, de ses pauvres pairs, admirés longtemps auparavant puis tus à leur tour. Ceci, labeur pour que l'âme soit une et peu commune.

Il s'engage, prend la porte et scande ses slogans,

mais sans ferveur.

La seule, à son égard.

Déclin du jour

Le déclin du jour m'a répondu avec exactitude. Au lendemain d'un étonnante ivresse, inattendue et brusque, je me sens dénué (à nouveau, dira-t-on).

Voici ce qui arrive quand on croit jouir de la protection des dieux. Croyance malvenue de la part d'un athée.

Aujourd'hui miséreux, mais je ne parle que de l'âme. Je voudrais presque croire. Ce serait à nouveau une insolence.

Je me tais.

Au déclin de ce jour je répondrai moi-même pour l'abandon de toutes mes croyances. Entendez : il faut encore que je me persuade. Il faut, il faut, il faut…

Ce qu'il me faut, c'est un bon somnifère. Ou beaucoup plus. Je veux dormir : c'est la plus belle de mes ambitions.

Regardez ce gâchis : j'avais entrepris de raconter l'histoire d'une histoire. C'était hier et, j'étais plein

d'espoir. Qu'en est-il advenu ?

Quelle est la part de néant dans toute cette histoire ? Beaucoup trop maigre. Le récit que j'ai écrit, je le crains, n'est pas de moi. Ce ne saurait être le mien. Je n'étais certes pas ivre, à cette heure mais il y a de la lucidité à cet état que l'on connaît pour l'appeler la gueule de bois.

Insensible, la souffrance n'est que plus vive. C'est l'instant même où elle se fait tangible.

Il y a du mérite à n'exister que dans les formes.

Voici, moi, comme je vis. Car je m'assois et je regarde autour de moi. Je ne prête attention à rien.

La mélancolie, liqueur suave, élixir sans oubli d'une lourdeur qui ignore les anges, pesante à l'estomac, engourdissant les muscles. Aussi les yeux se ferment-ils. L'âme distillée à petit feu. Le feu au ventre et l'âme s'écoule par les yeux.

Mascarades. J'ai vu ce qu'était l'amitié et j'ai aussi connu l'inimitié. Quant à l'amour, je ne voudrais pas en parler. Que reste-t-il, sinon des champs de blé à perte d'horizon ? Des promenades à bicyclette ? Et où aller ?

S'enivrer ? Mais je serai le même. Après deux jours je n'aurai plus changé.

Notes brèves

Voici exactement ce qui arrive, pris sur le vif, ce bris de la réalité.

Je suis assis dans le hall de l'université.

L'esprit engourdi, je me laisse transpercer par le chant exotique d'une flûte aux mélodies brisées, interrompues et noyées par la foule. Une autre flûte, bien plus aiguë, reprend.

Succession des notes parmi le murmure de la foule. Enivrant murmure. Incessant, obsédant. Je n'entends plus que lui. Il me revient dans le sommeil. Et les murs, aux teintes beiges, aux couleurs négligentes. Une cascade d'affiches devant moi. *Buy this !*

Voici exactement ce qui arrive. Le sol est immuable, aussi bien que le sort est une mécanique et tout a la fin qui conclut sainement.

Ce fil rigide et rangé d'événements prévisibles. Silence : je n'en crois pas un mot.

Ce que je crois, c'est le chant que se partagent ces

deux flûtes. Je les entends, mon dieu ! Comme je voudrais n'entendre qu'elles... Mais elles se taisent.

Que dois-je croire lorsque le seul amour qui me puisse animer trahit à son tour ma confiante dévotion ?

Nous, les chiens, effrayés, mimant sans ferveur les chacals face à vous effrayés conjurant ce sort que vous sentez suspendu bien au-dessus de vos têtes.

Et la nervosité d'un battement de mains ? Un regard dans le vague. Une lampe au-dessus de ma tête. Les mers qui se resserrent. La mort qui invoque mes caresses. Me blottir contre le carrelage. La peur. La solitude. L'increvable sensation de vivre. L'impitoyable foule. L'absence tout à fait notoire d'issue.

Précarité de l'agonie : l'incertitude des siècles à venir, de siècles qui s'écoulent dans le plus immuable ennui, assis, entre ces murs immuables eux aussi, à contempler la beauté, la laideur qui se côtoient et qui se mêlent sur les visages.

Visages boursouflés : la nuit des temps qui dilate leurs yeux, qui fend les paupières et les cils ; les sourcils affamés, frappant la chair des yeux par le

grand vent de l'existence.

La haine du regard.
Pourchassé, manger,
tuer.

Une solitude

Aussi, il était très fréquent que le visage de cette femme qui était, j'imagine, sous l'impulsion de drogues dures comme l'acier, changeât d'expression au point qu'elle ne paraissait plus du tout la même personne.

Elle se tenait debout adossée à son siège. Elle aurait pu s'asseoir mais elle s'y refusait. Et combien la douleur se lisait aisément à l'instant d'une larme !

Le train reprend son stupide chemin. Elle passe la main sur son visage et semble alors étouffer un rire. Elle ne parvient pourtant jamais à le retenir tout à fait.

La fatigue lui arrache un bâillement, non les mâchoires. L'inférieure s'étire aux dents très blanches, éclatantes qui modèlent la fourrure de son manteau, son manteau sombre auquel se mêlent ses cheveux, etc.

Puis, une parcelle d'obscurité
qui tombe comme un flocon de neige.

Je ne le retiens pas.

Et si ma main avance avec candeur, c'est seulement pour fendre l'air.

Car l'air, c'est une de ses propriétés, m'étouffe.

L'air me prend à la gorge : sa férocité, lors, on ne la connaît pas.

Mais je déteste m'en confier.

Une parcelle d'obscurité, qui suivra mon regard et s'en approchera pour la noyer. Mieux vaut.

Mieux vaut que je me tue les yeux.

Je ne veux rien savoir.

Testimony

Il n'est question (en ces pages) d'aucun dieu.

Ce n'est pas faute de divinités sur lesquelles on puisse compter.

Je suis trop seul pour croire !
Je suis.

La vanité, je la connais. C'est une amie et je la hais. Sans vouloir être vulgaire, et parce qu'il faut reconnaître à nos chères vieilles expressions toutes populaires leur divine expressivité, la vanité, celle qui me retient ici, à prendre part à mes propres propos, me prend la tête.

Le mot (ici béatifié, sanctifié), seule croyance avec la certitude de mon petit néant, que seul le plus idiot, insignifiant de nos plus beaux vocables sait traduire.

Je ferme les yeux, à présent, je les rouvre.

Et du bout de ma plume, je frappe l'ongle de mon pouce.

Certainement, l'instant d'hier dont aujourd'hui, dès à présent, je me souviens, je l'ai déjà vécu. C'était un songe, dans l'autrefois. Mais j'étais ivre, hier.

Avant-hier, un autre jour.

Je ne peux m'empêcher d'en revenir au sol car je tiens à imaginer que d'ici quelques temps, j'y poserai les pieds et dès que j'y serai parvenu, sans doute, ce sera pour me nourrir d'un café (lui aussi de trop : il faut toujours aller trop loin – aucun cérémonial sans excès, aucune ferveur sans cérémonial).

Je me gaverai de cette médiocrité-là. Ce n'est pas une ivresse mais une délicieuse angoisse.

Le plafond parcourt mes yeux. L'heure me terrasse. Je resterai un mur devant les maints reflets de la folie [1].

Je suis certainement venu, à un moment ou à un autre, dans l'intention.

Je suis (à proprement parler) l'âme qui arrache sa propre chair. Aussi, j'écraserai mes yeux. J'écorcherai mes quatre paumes, je fendrai tout le haut de mon crâne. Il sera chauve bien avant l'heure. Je vivrai sourd et peut-être édenté.

1 Je serai son asile, au vrai, le seul qui puisse accompagner sa vaste réclusion.

La fierté me regarde avec mépris. Mais je la tiens et je lui crie dessus : « Veux-tu bien rester ici ? »

Si je ne suis pas rond, l'heure tournera quand même.

Et ce ne sera pas sans moi. Je me mutilerai. Méconnaissable, seulement, je vivrai hors du temps.

Un accident, un crime, ce ne sera jamais pour me faciliter la tache. Aucune vérité à toutes ces chimères, de toutes pièces réelles, *made in…*

Nuit de Broquène

Voici à présent l'heure qui m'éveille, qui me ferait passer pour un personnage proustien car il peut-être deux heures du matin et je m'éveille.

Déjà, je crois le jour sur le point de se lever.

Je projette un café, je suis certain de l'aube et j'entends bien en profiter pour travailler. J'enfile ma vieille robe de chambre. Je chausse mes pantoufles et je descends, muni de ma tasse la plus familière. L'horloge narquoise n'indique pas encore deux heures. J'ai donc si peu dormi ?

À présent je n'ai plus sommeil et cette nuit, il va falloir que je la sauve de la mélancolie. À nouveau j'oserais presque raconter ce jour ou du moins quelques bris de ce jour.

Conscience politique

À l'approche de la guerre civile, il faut avoir, m'a dit ma chère amie, une conscience politique aiguë (je hocherai souvent la tête en repensant aux mots qu'elle a eus alors).

C'était à l'approche de l'hiver. Elle m'avait convié à une manifestation à Maubert-Mutualité contre Le Pen, contre la montée des extrémismes. Mais il y avait foule ce soir-là. J'ai erré dans le hall toute la soirée en évoquant quelques âmes avec une impatience que j'aurais voulu taire.

J'ai ainsi pu produire un témoignage que j'ai offert, par la suite.

Aujourd'hui, les discours paraissent vains et manifester n'est pas en vogue.

On se bat, aux portes des meetings et l'on promet des élections houleuses, dignes des pays les plus agités, là où la démocratie est une guérilla.

Printemps précoce

C'était à Paris, par un après-midi d'un bleu printemps aussi précoce.

Dans un parc aux sables parsemés de résidus, verdoyant de tessons, de capsules, bleuissant l'éclat du soleil.

Une après-midi à perte de vue, présageant l'été perdu qui s'annonçait chômé, accablant et insomniaque.

L'été pouvait être loin. Le fatalisme me guettait déjà. Mon humeur n'entendrait jamais rien aux jours ensoleillés.

J'avais pu les attendre. Mais les beaux jours venus, je les reconnaissais et je ne sentais plus que du mépris à leur égard. Si semblables à ceux que j'avais attendus et expiés auparavant.

« Toutes les années qui passent ne font que me vieillir », pensais-je en traversant le parc, en regardant autour de moi, cherchant un banc où je viendrais asseoir ma solitude et l'éblouir. Mais au soleil, les bancs étaient peuplés jusqu'à

l'étouffement.

On n'en revenait pas de ce printemps. Et le terrible hiver avait passé sans qu'on l'ait remarqué, idiot et monotone, pluvieux enfin. Le soleil était survenu, incidemment avait-on cru mais il était resté et à présent, les gens sortaient, se découvraient et achetaient des boissons fraîches, prompts à imaginer le bonheur de vacances d'été soudain plus proches.

Les vieux, je les entendais par bribes en cherchant un banc moins chargé, ils disaient tous à peu près la même chose. Ils maugréaient dans leur idiome d'antan : « Quel soleil ! »

On ne pouvait, on ne devait s'y fier. Il était là, précoce et printanier aux derniers jours de cet hiver. Mais il ne resterait certainement pas aussi longtemps qu'on le voudrait.

Ils se découvraient moins, les vieux, moins que les autres ; ils étaient là quand même. Moins que les jeunes, les tout jeunes gosses que leurs éducateurs sortaient, emmenaient en visite, voir un musée ou une église, ou pour une promenade. Les gosses se réjouissaient, criards et enthousiastes à l'idée du soleil, à l'idée d'être là,

dehors, à l'air tout à fait libre, à l'heure où ils devraient être en classe, en plein hiver. À l'heure où le soleil décline, mais à l'insu de tous, derrière d'épais nuages.

Et les adolescents armés de leurs skateboards, de leurs walkmans, de l'envie de danser et de se défoncer à l'approche de l'été.

Tous les pigeons enfin, indifférents aux spasmes et à l'effervescence parisienne, cherchent à se nourrir parmi les grains de sable et les éclats de verre.

Un vieil homme qui dort en dorlotant la bière qui a su l'assoupir et qu'il n'a pas finie, qui dort la tête sur son sac de voyage (un sac usé, grisonnant, pareil à ses cheveux qui semblent de la même matière que le sac qui fut confectionné il y a très longtemps par un couple asiatique qui l'a revendu au père du vagabond qui l'a abandonné avec son fils dans un orphelinat).

Un homme qui dort, les yeux fermés sur un dard du soleil qui lui taquine le visage et qui répand sa solitude autour de lui, aux bancs qui l'environnent, où les flâneurs et les admirateurs du plus précoce des printemps s'entassent, lui jettent des regards presque honteux (mais bien vite oublieux de ce

ressentiment, trop mêlé de curiosité pour être cru, gênant mais trop discret pour l'être tout à fait) et se resserrent encore un peu quand un autre touriste (car tous les parisiens sont des touristes ; la réciproque est aussi vraie) arrive et vient s'asseoir, aussi loin que possible du vieil homme et encore envieux des grâces du soleil.

Je traverse le parc sans jamais m'arrêter, je souris aux flâneurs mon haut-le-cœur.

Hiver

L'hiver survint et son malheur, celui auquel il restera, j'imagine, attaché, c'est que j'entrepris, peut-être afin de libérer mon être de l'emprise angoissante des grands froids à la vieille de noël, de m'en aller sans me soucier des conséquences.

Je ne m'en repens pas à proprement parler. L'accident que j'ai eu, c'est simplement un crime qu'on a commis, tout à fait contre moi.

L'inscription et la mémoire

Je me souviens des jours qui annonçaient le printemps, l'année dernière. Ils n'avaient rien de tel mais ils avaient au moins un trait en commun avec l'humeur de ce jour-ci.

Je me souviens des inscriptions auxquelles je devais me soumettre à cette époque, qui concernaient les cours d'anglais, ceux que je croyais vouloir suivre. Et ce semestre-ci, je m'en souviens, ce fut celui que je réussis le mieux, au cours de ma carrière estudiantine.

Quant aux pré-inscriptions, je m'en souviens fort bien. Elles avaient lieu dans une salle de cours. Il fallait attendre sagement son tour pour demander la possibilité de suivre tel ou tel enseignement à telle ou telle heure.

J'attendis donc mon tour car je ne suis pas incorrect et, rêvassant comme j'en ai l'habitude et bercé par le brouhahas des étudiants, de leurs grandes et petites discussions, de leurs voix trépignantes de la fumée et l'impatience de leurs cigarettes, je remarquai combien tout ce qui me passait sous les yeux me rappelait à tout ce que

j'avais vécu au cours du semestre précédent, sans pour autant me laisser d'autre expectative pour les mois à venir que cet emploi du temps aménagé avec sérieux, je dirais même : avec une sorte de ferveur aveugle que je juge idiote aujourd'hui. Toute illusoire.

Ce qui me frappait, cependant, c'était la qualité, autant que la fréquence de toutes ces réminiscences du semestre un peu piteux qui s'était écoulé assez cruellement. Ce pouvait être tel ou tel visage, qui se noyait aussitôt dans la foule, celui d'un étudiant, d'un professeur – ou un mot qui me surprenait parmi l'impénétrable mur de voix – et cette salle, aussi, c'était celle-là même où j'avais été invité, quelques semaines auparavant, à écouter un laborieux exposé.

Un combat impossible

Parfois il arrive qu'un après-midi passe, une journée sans importance, semblable aux dimanches, à ce qu'on en imagine. Un après-midi perdue, se dit-on alors. Mais le combat est impossible.

Rien à faire. On peut prévoir ceci ou cela, se monter un emploi du temps précis – ce qu'il nous semble alors avoir à faire perd toute raison d'être, le moment venu. En dépit de l'engouement qu'ils ont pu, voici bien longtemps, parmi l'agitation de la semaine, inspirer, les projets qu'on se sera donnés se voient, au gré de l'heure, sacrifiés à cette humeur oisive, inexpressive, fanée.

C'est pourtant le printemps. Mais le silence dénie la douceur du jour. On se sent comme mort. On est chez soi, inaccessible, comme dans un caveau. Il n'y a rien à faire. Ouvrir un livre demanderait encore d'insupportables efforts. Et la musique, au fond, elle resterait inentendue. Elle sonnerait moins juste que le morne rythme du réveil.

L'heure tourne. Comme par miracle, elle tourne tout le jour. Ce qui est miraculeux, certainement,

c'est que le soleil finit toujours par décliner et le sommeil, lui, attend son retour pour vous calmer l'esprit. Le jour le plus oisif, c'est celui-là qui dure le plus longtemps. Il vous corrompt, il vous épuise aussi et vous n'attendez rien du jour. Ses pairs aussi vous semblent inutilement semblables [etc.]

J'aurais voulu entreprendre une histoire. Je finirai sans doute par raconter la mienne, pour avoir si peu d'imagination, qui est la plus belle parmi toutes les pudeurs. Je finirai par écrire de ma vie les moments les plus forts, les moins insignifiants, les plus heureux, les plus tragiques. Aujourd'hui même ? Non, peut-être pas. Aujourd'hui, j'écris ces lignes, c'est par nécessité, comme pour garder la main mais aussi pour tuer le temps. Pour sanctifier l'angoisse et la monotonie qui paralysent l'esprit.

Voulez-vous que je raconte ma vie ? J'ai bien pu naître un jour, cela suffit. À chaque jour suffit sa peine, dit-on. J'ai bien pu naître et vivre par-delà ce jour. Mais je répugne à dire ce que je fus : un bambin attardé, sans doute, pleurnichard mais autant qu'aujourd'hui, un être passablement inférieur, s'il en est.

J'ai trouvé une consolation dans la musique. Sans laquelle je ne pourrais pas exister. Sans laquelle

tout me serait insupportable. Et ce jour plus encore. Il faut que je m'évade. C'est Debussy mon hôte. Je voudrais vivre ailleurs, j'y serais impuissant – je place un disque sur l'électrophone. Ne me reste à présent qu'à fermer les yeux.
Ainsi, ce que je vis n'a guère d'importance. Et pour ma part, je me sens impuissant à exprimer la musique par les mots. Ce sont de pénibles conditions pour écrire mon autobiographie. Mais il faut que j'écrive et il m'arrive que je suis en grève d'historiettes.

Peut-être tout cela est-il la faute de Faulkner. *Absalon ! Absalon !* est, dès les premières pages, un grand roman, au verbe aussi brûlant que les vers d'Artaud que j'ai eus sous les yeux. Bien plus cauchemardesque, par le lien qu'il entretient au réel.

La capsule

Tout cela est d'un drame incertain.

Je dois imaginer ce qui arrive à l'instant même, car chaque moment est surchargé d'épaisses molécules d'événements et je m'étouffe à trop vouloir les dénombrer. Les délier enfin – et j'enfonce la tête dans mes bras croisés.

Ceci ne dure qu'un instant. Cet instant est incandescent. Tout le poids de ma vie, qui est hypothétique et épuisante de virtualité, alourdit mon geste et j'écrase le bureau, je me jette en arrière et je reprends mon souffle. C'est la lumière en premier lieu qui me frappe et comme je me surprends, comme si je revenais d'un profond rêve, j'esquisse qu'il n'a pas duré, en regardant la capsule dévaler le long de la page que je voudrais noircir.

Mais je me lève, en prenant garde à ne pas tomber et je voyage jusqu'auprès du lit. D'une main, je cherche une musique qui s'accorde à l'heure que j'ai devant les yeux, de l'autre je rapproche l'oreiller de moi. J'essaie de me remémorer ma nuit d'antan, je m'empare du coffret où je trouve

l'intégrale de Webern et bientôt, cette nuit-là aussi tombera sur moi.

Mais elle est douce, bienveillante, c'est une nuit boréale sous les nus apparats d'une aube née dans le sang, comme à l'envi, toujours. La nuit est pour tomber, je l'imagine et je voudrais la trouver autre. Mes yeux, je voudrais qu'ils soient plus courageux, plus entreprenants, qu'eux aussi apprennent à oublier de leur crédulité. Le drame de la réalité, celle qu'il faut bien voir en face, à ce qu'on dit, c'est un drame ambitieux à déjouer. Un drame impitoyable, vif, retors. La lutte est vaine.

Seulement lorsque vient la nuit, après de longues heures d'une pénible attente, seulement à ce moment où tout s'apaise et mon esprit, plus fatigué qu'au sortir de ces rêves, détendu et amolli (on parle bien de « baignade de minuit »), mon esprit peut se blottir dans le creux de l'obscurité.

Ce moment-là est autre et c'est, je crois, l'instant même où je vis. Ce que je vis, ce ne sont pas des choses que l'on raconte, ce ne sont pas non plus des choses que l'on cache et on aimerait les partager ; je ne sais pas, en outre, qui en serait reconnaissant. Mais il n'y a là rien qui se puisse montrer du doigt, rien de tangible, juste la nuit qui

tombe et qui écoute la musique de Webern.

À cet instant, seulement, je crois. Non pas en Dieu et je saurai quand bien même cela, toujours, que je ne suis rien, je crois seulement que je vais me coucher.

Haïr les dimanches

Haïr les dimanches ; les haïr savamment.

Je me suis éveillé, il était peut-être une heure dans l'après-midi. J'ai un mal de crâne qui couve ; j'espère…

Je suis descendu pour prendre mon café. La radio jouait un air de variété d'une drôlerie affreuse. Il n'y avait presque plus rien dans la cafetière. Aussi, j'ai pris le thermos et j'ai mélangé dans une tasse les fonds de deux ou trois récipients différents, tandis que l'animateur de France Inter, un jeune homme évidemment dynamique, interviewait un gosse qui lui parlait de se battre. Qui n'aimait pas se battre. Qui ne comprenait pas qu'on puisse se jeter des bombes nucléaires sur la tête.

J'ai laissé la radio geindre et je suis remonté pour boire mon café ici même, à mon bureau, où tout se décide qui n'aura jamais lieu.

Cette nuit, au fond, je ne l'ai pas dormie : je l'ai vécue. Je me souviens m'être éveillé à plusieurs reprises hors de mon lit, étendu à même le sol. Je n'ai jamais mis de musique. Je ne crois pas avoir

rêvé. Je me suis éveillé en outre à une heure trop tardive pour me laisser le souvenir de songes dont je crois qu'ils apparaissent entre cinq et sept heures, sans le désir d'y revenir, non plus que celui d'y aller.

Pourtant j'y suis maintenant.

Ce que cette journée attend de moi, je n'en sais rien du tout. J'aurais pu aller dans un musée. Cela ne me disait rien ce matin. Ce dimanche matin. Je pourrais encore... emplir une baignoire de café, m'y boire : ce serait évident. Et quelle chimère ! Je voudrais imiter Marat.

Me noyer dans mon propre café, voilà qui semble effectivement mon choix.

Je suis redescendu, la radio fonctionnait toujours, l'animateur non plus ne voudrait pas se taire. Il interrogeait un paisible vieillard sans doute sénile mais charmant. Il le questionnait sur son enfance, ses années d'obéissance. « Qui vous terrorisait ? Aviez-vous peur d'être mangé ? Ou qu'on vous crève les yeux ? » Le café, j'en avais préparé du frais, était passé tout entier à présent. Je m'en suis servi une tasse avant de remonter.

Goutte à goutte, le café nourrira ma folie et ce que j'espère mon imagination. Il faut que je sois inspiré, n'en déplaise à Flaubert ! Il faut que je puisse l'écrire, enfin. Il faudra peut-être que je sorte mais le principal sera de pêcher des idées. J'en avais, il y a deux semaines précisément, des dizaines et des dizaines qui fleurissaient comme au printemps de mes esprits. Tout s'est fané en peu de temps.

Je voulais écrire des histoires, pensez donc. Des histoires de gens, de gens qui ne sont pas nécessairement moi, qui le seraient devenus de toutes façons. Voilà ce qui a fini par m'irriter. J'avais une histoire. Elle me tenait à cœur. Aujourd'hui, je la trouve creuse et inutile. Ce sentiment, je l'éprouvais déjà en l'écrivant alors dans ses grandes lignes. Mais je le « sentais », si j'ose dire. J'avais à son égard un sentiment tout à fait poétique. Il s'est évanoui.

Un tas d'autres histoires, que je voulais écrire, sont restées lettre morte. Il faudra bien que je travaille cela avec sérieux un jour ou l'autre. Je n'ai pas le choix. Je n'ai rien d'autre à faire qu'écrire, c'est surtout cela. Et je perds mon temps à écrire ces lignes. J'ai comme la sensation que ce sont les seules que je puisse écrire. Car elles ne demandent

rien et surtout pas à être lues. Elles ne me dictent aucune fin, aucune intrigue. Elles sont très reposantes.

Car c'est dimanche. Il faut que je me repose. Il faut que je me repose de n'avoir rien fait tout le long de cette semaine. Je dois me reposer. Me reposer l'esprit mais comment faire ? Il faudrait pour cela que je l'aie fatigué !

Alors je me sers un troisième café en espérant, mais vaguement, que celui-ci m'éveillera ou qu'il m'annoncera. Je me sers un troisième café en écoutant les premières mesures d'un opéra de Bartok et tout ceci, c'est tout ce qu'il me faut, lorsque je veux combler ma solitude.

Toujours je me dorloterai de la voix de cette cantatrice.

On peut avoir raison de ne pas croire à la musique. Elle est d'un autre monde. Mais j'ai ce vieux proverbe en tête, que je m'étais forgé quand j'étais au lycée et qui disait en somme qu'on a toujours raison d'avoir tort.

Paradigme : bienheureux les malchanceux. On se rassure comme on peut. Mais aujourd'hui encore,

je sais qu'il y a de la vérité à ces résidus de la parole chrétienne.

Troisième dimanche

J'aurais peut-être préféré vivre un troisième dimanche. On s'accoutume à ne rien faire.

Ce n'est pas qu'aujourd'hui, je sois surchargé de travail, je ne fais que cultiver mon oisiveté, je la promène dans les musées mais au fond, m'enivrer de café, comme je l'ai fait hier, assis à mon bureau, à écouter Boulez, Webern, Bartok ou Debussy – voilà qui m'aurait enchanté. Si je vais au musée Picasso, ce matin, comme avec empressement, c'est presque à contre-cœur. J'ai un récit en cours, qu'il aurait fallu que je travaille.

J'aurais peut-être dû y aller cet après-midi, au musée Picasso. J'arriverai bientôt à l'université, j'y verrai du monde, le jour passera car c'est un jour de la semaine, le tout premier mais c'est la seule singularité dont il pourra se fendre et à la fin de la semaine j'en serai toujours au même point, à m'échouer à écrire dans le vide, à travailler sans jamais jouir de mon labeur, à espérer un idiot de miracle qui ne viendra pas car on le sait : un miracle, ça se provoque.

J'aurai tout de même enrichi mon âme de la

contemplation de quelques œuvres de Picasso. Il me serait difficile d'en parler, je ne suis pas exercé à cela, cette visite m'a presque apaisé. Arrivera ce qui arrivera : moi, j'y retournerai.

En parfait imbécile, je voulais être pour 14h à l'université. Mais je retournerai dans ce musée. Un soir, sans doute. On apprécie mieux l'art de nuit. Il faut encore que je m'exerce l'œil. J'ai passé peu de temps dans ce musée, je suis un imbécile. Il faudra bien que je m'oublie, s'il faut que je parvienne.

Je pense beaucoup trop, c'est vrai et à des choses qui ne le méritent pas. Les mots me viennent, parfois, tout à fait dénués de sens et souvent, c'est le cas, je m'endors en pensant et mes pensées se poursuivent sans moi. Et lorsque je m'éveille, c'est à cause d'un mauvais rêve ou bien je suis au supplice d'un mal de crâne.

J'avais un ami qui était objecteur de conscience. Son mot, c'était de dire qu'on avait tort de réfléchir. « Cela ne sert à rien », me disait-il, « on a beau spéculer… » Un autre m'expliquait : « Rien n'arrive comme on le projette. »

Il faudra faire un jour le procès de la Raison - mais un procès en règle. Nous avons tous des rancœurs

à son encontre. Pourquoi ne pas organiser notre mécontentement ? La raison, on le voit, est un cercle vicieux ; on n'en sort pas.
Privilégier l'action deviendrait vite comme le mot d'ordre. Mais qu'est-ce que l'action d'écrire hors de la réflexion, ? J'écrirai, dieu-foutre ! J'écrirai jusqu'à ma mort. Ne demandez rien d'autre. Et je m'agrippe à mon bureau. On veut m'en déloger : « Tu vas bosser, oui ? » Même moi, pourtant, je crois déraisonné d'écrire sans m'occuper de ce qui m'entoure. Ne serait-ce que parce que j'écris à l'instant même dans un wagon de métro où la bousculade est vive à chaque station, d'où je descends je dirais – soulagé.

J'écris donc contre vents et marées, sans même me soucier des trop nombreuses correspondances entre le musée Picasso – station Saint-Paul – et l'université de Saint-Denis, ce charmant lieu si propice aux jeux d'œil. Est-ce cela, l'action dont me parlait ce camarade, à quelque jours des fêtes de noël ?

La partition du jour

La satisfaction que j'éprouve à écrire tous les jours, ainsi quand j'ai au fond peu de choses à dire, savez-vous ce qu'elle est ? C'est qu'à la nuit des longs tunnels que traversent les trains du métropolitain, le carreau sur lequel je repose ma tête me renvoie le reflet de la page que j'achève de noircir et il me semble alors voir de minuscules partitions, fort rigoureuses, fort détaillées, pleines de soupirs et de silences et surchargées d'annotations, des partitions telles que Schoenberg en écrivait, un langage étranger au mien et tellement plus réjouissant. Ce n'est pas quelque chose que je pourrais faire, moi-même. C'est un langage antique dont la vision m'est seulement donnée.

À la bibliothèque

Il n'est peut-être pas encore 13h et au moment où j'arrive à l'université, il semble qu'on s'éveille. Peu de bruit. Peu de monde. Une petite foule silencieuse, amassée devant la bibliothèque, à attendre que les portes s'ouvrent. Je me sers un café et je monte au premier étage, m'asseoir selon l'usage sur la banquette de marbre, carrelée dans la médiocrité de ses teintes jaunes et rose pâle. Je m'étonne en m'apercevant combien les coloris pastel dominent, ici, à l'exception de bandes vertes qui rasent le sol, qui encadrent les portes, elles aussi vertes mais d'un vert fantomatique. C'est un peut-être l'humeur de ce jour. Il peut fort bien tromper mes yeux.

Je veux dire que ce jour, il m'apparaît fantomatique.

Appartient-il à la réalité ? Je ne rêve pourtant pas. Mais ce que j'ai vécu, le musée Picasso, les transports en commun, tout cela n'a plus sa réalité. Je ne suis plus qu'ici, dans le hall de l'université que je fréquente depuis deux ans, pour son hall justement, parce qu'il me permet d'être peu.

C'est aussi de sa faute si je maudis ces lieux à présent. Il a flatté tous les penchants que j'ai à m'anéantir, à n'être rien qu'un homme assis, en train d'écrire. Un homme qui regarde. Et qui a cessé de juger. Un parka noir, une étudiante en plein labeur, voici ce que je vois et qui m'est étranger. Les formes rigoureuses d'une architecture moderne. Ce sont les fruits de ma perception, je voudrais croire que tout cela n'est pas réel. La faculté, c'est mon grand somme, à moi. Je m'y épuise à confronter les spasmes de mon écriture à ce néant, droit devant moi, comme une étroite immensité qu'on devine potentielle, qu'on imagine tout à sa guise.

L'art en question

L'art mis en question a-t-il pour moi le moindre intérêt ?

Je suis en cours, à présent. J'écouterais presque ce qui se dit si j'y étais vraiment. Je me sens plutôt révolté d'avoir à concentrer mon attention, décidément revêche, sur le propos alambiqué du caractère auratique de l'art puisqu'il fut raillé par Duchamp, ridiculisé par la photographie, dit-on – et on questionne l'art depuis lors.

On peut lire l'inquiétude sur les visages des étudiants en art, leurs petites œuvres sous le bras, prêts à accorder leur confiance aux dogmes de théoriciens farceurs dès lors qu'ils les trimbalent dans la métaphysique de questions microscopiques.

Nos artistes, peinés d'apprendre continuellement qu'ils ignorent tout de l'art, qu'il n'y ont plus rien à concevoir parce que la révolution est derrière eux, pleurent à chaudes larmes dans les bras de leurs professeurs et leur montrent les œuvres en y cherchant un sourire qu'en d'autres temps, ils auraient pu espérer voir se dessiner sur le faciès

ingrat, sculpté par des années de cruel labeur, le faciès impassible des enseignants.

Eux regardent leurs élèves toujours plus jeunes, impubères même et comme ils les détestent alors ! Comme il leur semble que ces gamins sans âge, renouvelés à l'infini, les ont spolié de toute la ferveur de leur intime vocation. On sait que la vocation, ce n'est pas elle qui fait les choses.

« Et quand on passe huit heures par jour à enseigner à de pauvres analphabètes ce qu'est le modernisme, que reste-t-il de la science accumulée avec ardeur, à des fins toutes spirituelles ? Elle se sera disséminée. Elle est frivole, vacharde, affreuse, la science. Et avec elle, la vocation. Comme une baudruche éclatée. Et comment peindre la désolation de l'âme ? »

A son tour, le vieux professeur pleure. Il a bien fait pleurer tous ses élèves, il a fait son travail mais que lui reste-t-il ? Rien que de la rancœur. La sienne à l'égard de sa vocation. Celle de ses élèves à son égard. Il pleure. En chœur, la réponse de tous ses élèves. Dans les couloirs et dans des salles de cours qui n'ont pourtant rien à voir avec le sien.

Les autres enseignants voient tout étonnés leurs

élèves se ramener en pleurs, chialant comme des gosses, de petits gosses venus des faubourgs se faufiler au milieu des sculptures massives du hall de l'université, en hochant la tête pour disperser leurs larmes. Et ils ont envie de pleurer, à leur tour. Pris à la gorge par leurs larmes les plus intestines, ils vomissent que leurs élèves, ce ne sont pas des vieux, ils sont beaucoup plus jeunes et immatures. Ce sont des sophistes et des zélateurs du plaisir au quotidien, qui se fatiguent à produire les tableaux les plus complaisants, avec le talent d'un Titien, d'un Michel-Ange... Mais que faire de tels dons, à notre époque ?

Ce que font nos professeurs, dans leurs longues heures de recherche, puisqu'ils ne pourraient peindre, c'est qu'ils écrivent. Ils théorisent. Ils harcèlent tout ce qui se montre à eux. Ce qu'ils commettent, ce sont des monstruosités, c'est évident, qui alourdiront la mémoire des jeunes élèves qui les pervertissent, dès cet âge qui est pourtant connu pour être celui de l'innocence.

Silences de l'art

Il est plus long et difficile de déflorer une page sibylline et claire comme une chair mémorielle par le tracé de l'esquisse qu'avec la verge implacablement droite des mots.

Ce qui est l'évidence, mensonge et création, bafoue ma mémoire. Et la ramène toute entière à soi. Tout le néant, je dis, ce n'est que moi.

Si je photographie la pluie, je m'aperçois que toute neige, transportée loin des cimes, est aussi loin d'être éternelle;

Éclabousser une statue sans piédestal, c'est le combat des éternels déchus.

Le braille, je le devine mon écriture spirituelle, intime au point où je ne le connais. C'est toute l'écriture que j'y lie. Je m'y puise avec la jeune incertitude de mes traits.

Au soir

Le soir tombe et on ne le sait pas. Mais un à un, les étudiants s'en vont de l'amphithéâtre.

Les bancs se vident et l'écho des paroles du professeur résonnent avec plus de clarté. C'est malgré son discours inchangé comme une intimité qui semble s'installer.

La lumière que projettent les néons aussi, quoique l'endroit soit clos et sans fenêtre, s'affaiblit progressivement et l'espace s'anuyte. Les visages réchauffent la pâleur de leur fatigue au soir qui tombe, l'esprit se détend.

Aux heures du soir, il ne se soucie ni des notes à prendre pour le souvenir du cours car il s'en souviendra, l'esprit, de la lueur anuytée des néons, gagnant en épaisseur et en douceur comme une couverture chaude à son repos, incitant au sommeil. Aux songes qui s'étiolent et c'est ainsi qu'ils naissent de leur propre dispersion, bercés de la voix monocorde et amicale d'un professeur. Je pose la tête dans mes bras et je ferme les yeux.

Même récente, l'habitude prise de fréquenter les

musées imprègne l'esprit. Aussi arrive-t-il au regard, quelque peu exercé au vagabondage, de se laisser entraîner par les visions qui apparaissent, de prime abord, les plus anodines, les moins réjouissantes. Sur une bordure de bois, comme un comptoir contre le mur, d'un beau vert lisse, chaud et uni, quelqu'un a renversé un gobelet de chocolat, de ce chocolat que servent les distributeurs automatiques, où l'eau remplit, bon gré mal gré, l'office dévolu au lait. En m'accoudant à ce comptoir inutile, je ne prêtai aucune attention à ce détail, tout d'abord.

Bientôt, pourtant, la solitude aidant, je laissais mon regard s'attarder sur les formes que le chocolat renversé dessinait, des formes qui étaient toutes d'ovale et comme réticentes à la géométrie des lieux. Les arrondis dessinés par le bois verni, d'un vert doux et reposant et chaud, n'évoquèrent en moi que leur propre splendeur. J'y découvrais, au gré de mon parcours, un paysage imaginaire d'une grande pureté, la pureté de l'innocence et de l'inné.

Ces dessins enfantins, mais comme aucun enfant n'en saurait dessiner, puisqu'il les imagine (et il en pleurerait) ne finiront jamais de me charmer. Je voulus approcher cette perfection. Je ne voulais

voir qu'elle. J'étais malheureux de n'être pas moi-même qu'une de ces particules qui lézardaient la chair de l'eau.

Une chair voluptueuse, ruisselante et tachetée de cacao. Une chair dénuée, errant de son contraste brun sur la verdeur immaculée, rigide du bois trop verni, imperméable.

Ce moment de ma vie, ce fruit inégalable d'une maladresse, la tasse morte et oubliée, déjà, au fond d'une poubelle, demeurerait par-delà sa naissance et, à mes yeux, seul subsisterait le miracle de son esthétique.

On s'excusa alors de déranger ma rêverie parce qu'il était tard et je dus acquiescer. L'homme de ménage esquissa un sourire confus et presque désolé, je le vis seulement poser son éponge sur le comptoir inutile et, d'un geste, effacer l'œuvre jusqu'en ma mémoire. Il n'y eut bientôt plus que ce vert fade, imperméable et mat dont on a peint les portes et les plinthes de l'université. J'en détournai les yeux.

« Ce n'est que l'arrogance, murmurais-je à l'égard des murs, qui fait que l'on existe. »

Il me sembla comprendre à ce moment l'impossibilité, en l'humaine condition, que se produise le moindre miracle.

Je suis rentré chez moi tout à fait écœuré. Cet homme, je ne lui en veux pas : il ne faisait que ce que son métier lui ordonnait. Personne sinon moi peut-être, personne n'aurait pu le contredire. J'essaie de croire qu'il n'est arrivé que ce qui devait arriver. J'ai peine à y parvenir. Si l'art ne conduit l'homme qu'à croire qu'il est le seul qui puisse produire de la beauté, alors il faut aussi que je me révolte contre l'art.

L'art est un crime, un crime qui se commet chaque jour à l'égard de tout ce qui est beau et qui se déploie hors des musées, hors des cadres qui lui sont réservés. Si l'art doit perdre son aura, c'est de cela que parlait Jean-Claude Moineau cet après-midi, s'appuyant sur Duchamp et Benjamin et une quantité d'autres théories, c'est l'aura que confère le monopole de la beauté. L'art ne doit pas ouvrir les yeux sur ce qui peut sembler sa propre vanité, il doit ouvrir les yeux sur ce qui est la beauté, dont il n'est au meilleur des cas que le héraut.

Enfances

J'écoute un pleur d'enfant. Et je me remémore les miens. Car dans un train, aux premières heures de la nuit, ne reste que cela : le souvenir. Il faut faire face à la laideur glaciale de l'humaine condition, condensée dans un wagon bruyant. La nuit paraît maussade, ici. La nuit ne promet que le jour qui vient, semblable à celui qui s'en va, semblable à la nuit de ce train.

Ma solitude s'aggrave. La chair de ces visages amassés devant moi me semble de cire. Je subis l'affront d'un regard. Ce n'est pas de la haine. Est-ce du mépris ? Je ne sais ce que c'est. C'est la fatigue au soir qui irrite le retour au foyer beaucoup trop long, beaucoup trop loin, bien trop semblable et ce retour si peu porteur d'espoir n'incite personne à survivre.

Le crime, finit-on par songer, c'est tout ce qui nous reste de la vie. Je vois fort bien cela. Le cadre ivrogne qui bat sa femme, le vieil ouvrier licencié, qui mâche sa colère en attendant le train de sa correspondance, la femme qui lit un journal pour bonnes femmes, je les vois tous, le crime qu'on a peine à refouler.

Je me rappelle les jours où je ne pensais pas au crime. Ils sont lointains. C'est tout ce dont je me souviens, quant à ces jours. Que je ne pensais pas au crime ni même aux gens, aux milliers de gens dont la ville grouille, je ne pensais qu'à moi et c'était bien assez.

Parfois je me retrouve ainsi, enfant avec mes craintes, sans mes espoirs mais je retrouve, parmi les sensations de mon enfance, du moins celle que je suis perdu. Je ne m'affole pas alors. Car, enfant, je pleurais, comme si mes cris d'enfant pouvaient être si forts qu'ils pourraient émouvoir une âme, à des milles et des milles, qu'importe !

J'ai pris un détour ce soir en retournant chez moi. Je suis descendu à République et je me suis laissé élever par l'escalator jusqu'à la place de la République. J'étais dehors. J'ai regardé la grande ville autour de moi, cette statue imposante qui me dévisageait, le ciel si sombre, sans une étoile, qui dominait la ville. J'ai eu cette impression fugace et enfantine qui m'a fait frémir et puis sourire. J'ai eu cette impression. Mais à qui puis-je dire de telles choses ? Je sens que je m'éloigne. Je suis si loin de tout !

Un gobelet au vent

Ma rêverie, un moment donné par ailleurs absent du tout au tout, m'a renvoyé au prédicat sans être, amputé par nos ailes.

J'y étais une oreille, la mienne et parce que j'entendais seul, en écho, la foule lointaine, un sifflement, le vent aussi (mal estimé, changeant) et j'entendais (et le vent orchestrait) un gobelet fendu au soleil, promenant un reste de breuvage dans l'ivresse étalée d'un alcool quelconque, au café corrompant toute plénitude avec la profonde, humide, monastique draperie de l'arrière-salle la plus obscure : son comptoir bruyant, le verbiage (obtus, bref et saillant) et pourtant arrogant de l'ivresse, mais justement, l'ivresse comme on l'entendait, au fond, inlassable silence, balayait plaisamment tous ces bris de paroles.

Et tout redevient si pénible, à l'humeur envahissante.

Fin de journée

Déjà cette journée s'apaise. Aussi tardives que puissent être mes études, il est toujours six heures du soir et c'est le crépuscule qui s'en vient.

Il est mort, le jour ! Il agonise, toujours. Quant à sa mort, c'est une affaire qui ne regarde pas grand-monde. Chacun, ici, vaque à ce à quoi il croit s'intéresser. Mais il est dur de croire (lorsque s'en vient le soir) car, on ne le dira jamais assez, le soir annonce la nuit et à la nuit tombée, il devient malaisé de se leurrer soi-même.

Ce que l'on affiche tout le jour, les attitudes fières, retorses, arrogantes – tout cela n'est plus du tout d'usage. On peut s'apercevoir qu'il n'y a là que des chimères. Et je suis certain que c'est là le fondement de toutes nos mœurs qui incitent à dormir au théâtre nocturne.

On se préserve bien de la piété, par ici. Il faut avoir envers soi-même [...]

Corps mort

En arpentant les corridors de la gare de l'Est ce soir, j'ai songé au cadavre d'un homme qui gisait dans mon imagination, derrière les lourdes portes métalliques.

C'est qu'elles étaient si brutales, ces portes ! Peut-être a-t-on seulement voulu insister sur le passage d'un lieu à l'autre, du métropolitain à la gare et aux vieux trains vénérables des banlieues mais en poussant la porte métallique, m'est venue l'idée qu'un corps, pour le moins mort, s'y était adossé.

Je l'entendrais alors puisqu'il se cognerait, flasque, avec le bruit de sa mollesse, contre le mur et au lieu de presser le pas, en pensant que mon train est pour partir, il faudrait que je me retourne, étonné, bientôt stupéfait, pour voir le corps tomber.

Les théories de l'art

Dans la soirée de mercredi, je retournais au cours consacré à toutes les théories de l'art qui se côtoient, à l'instant même, dans les bibliothèques les mieux instruites.

Au résumé, j'avais eu beau donner des coloris plus vifs, plus gaillards et malgré tout, je parle aussi de son sourire, printanier, elle ne m'en aurait jamais donné, d'une Joconde peinte avec l'écart, d'un triste à l'autre, une œuvre neuve, ni même je n'aurais obtenu l'ancienne, avec le talent de mes années. Et ce malgré que je les aie passées, cela arrive, à observer – sur d'excellents clichés – la Joconde, la vraie, l'antique, renouvelant dans sa fraîche candeur le vis-à-vis avec des siècles d'art, gravés avec un talent beaucoup plus acéré que le mien.

Je me suis enfermé dans un igloo humide et étouffé, tente tombée de mon pinceau et à mon tour, je me suis emmêlé les pieds dans le crin qui traînait, au sol désordonné. Une goutte tombée est le sol, d'une couleur chaude, épaisse et, la mégarde aidant, je m'y suis plongé.

Voilà où je vis à présent. Ce sont là les limites de

mon art. Mais qui le sait ?

L'œuvre

L'œuvre est une âme comme toutes les âmes qui a son corps, de même que tout un chacun et qui vit, respirant par nos lèvres, peut-être, mais voyez : voyez comme les théoriciens voudraient la déloger, cette âme sensible, avec leurs épuisettes, et ils s'empressent d'étriper l'opercule en disséquant ses chairs si frêles car ils sont sûrs de la trouver, peut-être dans son ventre ou dans son estomac.

Elles en dissèquent des œuvres, toutes ces théories et des milliers, parfois, dans la même journée. Et elles les mangent, elles mangent les restes dépecés de leurs intimes dissections dans des tiroirs et ces tiroirs, ce sont les murs de leurs maisons car les théoriciens vivent dans les morgues où ils rangent les restes de leurs indiscrétions vaniteuses.

Qu'espèrent-ils donc guérir, ces imbéciles ? On n'a jamais guéri une âme, ici-bas. L'âme d'une œuvre si elle est blessée, inexorablement, on se contentera de souffrir avec elle, notre silence et d'en contempler jusqu'aux stigmates.

Ceci

On m'a demandé ce que ceci représentait, ceci étant. J'ai répondu d'y voir (« If »).

Il fallait, sans doute – jouer avec ce fondu des rideaux, anuytant le fond du tableau où l'injonction est oubliée.

La magie de toute représentation, la voici approfondie avec l'éloignement, jusqu'à nous hisser, la mégarde en est fautive, hors de nos tranchées.

Alors ? En s'éloignant, ces vaines batailles nous ont conviés, en le tableau, avec tout son silence. Le pur, fragile, moment – sous la pénombre qu'une pleine lune nous préserve, timidement, nous esquissons un univers, si tendre chair, éblouissante pluie, qu'il nous ouvre ses veines, et nous esquissons aussi de sa fraîcheur à nos bouches envieuses.

Cordes de lyre

De mes amours, s'ils existent, je revêtirai un art indiscret, décidément. Et j'oublierai aussi la terre abandonnée de mes pêchés que j'ai voulu imaginer, en équilibre sur un escabeau, en revêtant les murs d'une peinture pastel, d'une peinture telle qu'on ne verra rien.

On confondra mon teint, livide avec la hauteur de mon art, avec la lampe à derme, la lampe que j'allumerai quand je rencontrerai la chair, en filigrane, à la nuit commuée cordes de lyre, qui me jouera, me séduira des aubes, dès avant le crépuscule.

Spiritual

Après-midi de pluie, et pourtant dénué de pluie, à écouter les chants, parmi les plus spirituels du jazz – Coltrane égrène sa musique, oubliant peut-être ici, là, l'instant qui se repose, en d'autres temps. L'ouïe entraînée, à imaginer (...)

Publicité

Une chaîne de magasins a lancé récemment une campagne publicitaire, censée vanter une gamme de vêtements féminins.

Outre le matraquage, particulièrement important, les deux clichés sur lesquels se fonde la campagne, on peut éprouver le sentiment d'une provocation qui, sous les aspects pourtant anodins et sobres des deux photographies, semble faire pâle figure en la matière, au regard de campagnes parfois plus tapageuses, et combien !

Et pourtant, il semble ici que nous ayons affaire à une série publicitaire d'une efficacité exemplaire. Que certains soient irrités, se sentent provoqués, jusqu'à éprouver un certain malaise, ceci en est la preuve.

Et pourtant, quels sont les supports de la campagne ? Deux clichés en noir et blanc. Et qu'y voit-on ? Une femme sur l'un, deux femmes sur l'autre.

Ce serait tout ce que nous voyons si, sur la première des deux photographies, on ne voyait les plis du lit sur lequel est assise la jeune femme.

Dans la partie supérieure de l'affiche, on peut lire : « C'est quand on n'a presque rien sur soi qu'ils s'aperçoivent de tout ce qu'il y a en nous. »

Slogan aimable, plaisant, rythmé, qui s'adresse aux femmes. Il y aurait à dire sur le seul slogan, qui s'appuie sur le désir de reconnaissance de la femme en tant qu'individu ou femme. L'ambiguïté est préservée sur ce point, le désir de reconnaissance apparaissant ici comme une fin qui est une fin qui ne peut que sembler légitime. Que l'on peut dire : universel, c'est humain.

« Qu'ils s'aperçoivent de ce qu'il y a en nous ». L'audace du slogan est d'invoquer les qualités intérieures, intellectuelles ou morales, pour les confondre avec la voie utérine et pour les y réduire. Il n'est que d'observer la photographie pour prendre notre parti quant à l'acception de ce « en nous », puisque slogan et cliché sont liés en un seul et même signe.

La jeune femme, assise sur les genoux, vous regarde dans les yeux en souriant, comme une candide invitation. On ne voit qu'elle. Sa poitrine est généreuse et frappe le regard le plus distrait. Ce corps, soigneusement voilé d'un « presque rien » (forcément) noir est situé au centre du

cliché, forme d'une symétrie parfaite.

(à suivre)

Issue

J'entrevois une issue. Je la perçois parfois, jamais dans son entièreté : ou dans sa vanité (une alchimie comme une autre), ou dans sa gloire intime.

N'est-elle pas vaniteuse, la gloire du pendu ?

J'aperçois une issue. Comme on se sent perdu, cela arrive, on peut aussi se voir trop brusquement frustré de cette sensation.

Sensation doucereuse, mitigée mais toutefois si rare. J'entrevois les jeux nouveaux des enfants de ce siècle, de cette fin de siècle.

Rame de métro

Une rame de métro enseigne toute la vie, celle que l'on vit à Paris. On y voit tant de gens, si différents les uns des autres, des gens que tout sépare. Et je me dis, assis à regarder qui défilent les trains, qu'il ne peut y avoir d'autre lieu pour observer la vie, telle peut-être que je veux la percevoir dans toute la brutalité de sa monotonie.

De vieilles gens se fraient leur chemin en maugréant. Ces pauvres-là, ce ne sont pas les plus inquiets. Ils sont trop mécontents du sort qu'on leur a fait, à les laisser vieillir sans liberté, pour aucun paradis en fin de compte. Les jeunes les bousculent, les doublent et leur lancent un regard méprisant. Et ils la retiendront, quoi qu'on en dise, la leçon de leurs aînés.

En voilà un qui s'accroche à la poignée d'une porte automatique. La porte est close, pourtant et le train part. Le jeune homme s'accroche à sa poignée, debout sur le marche-pied extérieur comme s'il voulait prendre le train en marche mais les portes, il le sait, ne s'ouvriront pas. Quelques mètres avant que le train s'engouffre dans le tunnel, il saute et court un peu avant de reprendre

son souffle.
Le désir d'affronter la mort se fait si fort, de nos jours, tous les moyens sont bons. Mourir, finit-on par se dire, c'est vivre. C'est le bilan du siècle. D'imbéciles pseudo-philosophes clament ardemment la fin de l'histoire voudraient nous faire croire au règne inéluctable du meilleur des mondes, la démocratie. Mais il s'agit d'un crime à l'égard de l'humain, non moins que le « communisme » a pu l'être.

Le crime est ambitieux, pourtant, et même beaucoup trop pour s'avérer finalement.

Il n'est pas d'homme dont l'univers soit ordonné, cet univers le rend malade et il retrouvera bientôt ce qu'il y a en lui de plus bestial, de plus instinctuel, de plus déraisonné car il est proprement insupportable de vivre sa mort pour ne ne pas mourir en vie, de ne plus la nourrir que d'une douce pente d'amertume. Où il deviendra impossible de se perdre.

L'idée même ne sera plus qu'un résidu de nos enfances. Si, alors, elle nous touchait malgré tout, peut-être serait-ce la mort instantanée, d'une terreur vive.

Le rêve du départ

Que faut-il que j'imagine, à présent ? Je devrais me taire. Je devrais dormir, me rendormir, plonger dans d'autres rêves. Celui qui m'a vaguement éveillé ce matin, j'ai à peine à m'en souvenir. Il m'a laissé son goût.

Le goût d'un songe, on le garde avec soi toute une journée. Celui-ci, j'en ai aimé le soir. Comme certains soirs même en banlieue sont magnifiques.

Le soir que j'ai vécu, le soir de ce songe, j'en ai gardé le goût toute la journée et à présent, je ne tarderai plus à m'endormir.

J'espère d'autres songes. On le saura.Mais il est un songe qui me reste, dont j'ai au fond de moi la nostalgie. Comme d'un temps dépassé, mais vécu de ma chair – et ce songe est celui de mon départ.

Je ne mourais pas, dans ce rêve, je m'en allais. J'étais au calme dans ce train. La neige, surtout, m'éloignait d'ici, de ces villes maudites de Paris. Et que me reste-t-il de lui ? Ces mots. Ces quelques mots que je ne comprends pas du tout.

Haine du dimanche

Le dimanche est un jour qui ne m'aime pas. Un jour dont je me moque – mais qui semble m'en vouloir. Je ne pourrai écrire aujourd'hui que ces lignes qui le disent : je ne pourrai écrire, aujourd'hui.

Comme elle est fragile, ma foi romanesque ! J'ai une foule de plus en plus nombreuse de projets, plus ou moins ambitieux mais qui semblent bien décidés à ne pas se résoudre. Et où sont-elles, ces belles histoires que je voulais imaginer, hier encore ? Mortes avec l'impulsion qui les fit naître.

Jusqu'à ces lignes me pèsent !

Nous voici à jamais dimanche, jour clos. À jamais. Fini, le renouveau ! Le printemps, on croyait peut-être qu'il nous surprendrait encore mais il savait, lui, que ses jours étaient comptés. Il savait qu'il n'aurait pas, le jour de sa célébrité, ce merveilleux arôme des jours illuminés, soudainement.

Je sais aussi que ces accents hideux qui ne sont que des traits trop longs et androgynes tels que celui qui devait couronner l'« illuminé » du

paragraphe précédent, ces traits comme des plaies qui défigurent les mots à leur terminaison, je sais qu'ils m'enjoignent de cesser, de ne plus écrire, de ne plus jamais décrire la douleur creuse et insensible des dimanches car les dimanches m'en veulent d'être vivant et si j'écris, ils m'en veulent plus encore.

Ils reviendront toujours avec leur plate régularité dans le silence de leurs cloches et l'heure qui tourne alors, si lente et mesurée, jusqu'à la minutie perverse d'une cigarette, celle-là même que j'ai entre les doigts et qui ne se consume qu'à maigre feu et qui s'éteint, que je rallume, dont je tire une longue bouffée, qui me brûle les lèvres et emplit mes poumons et la cigarette qui demeure entre mes doigts, impassible et froide comme un dimanche (pluvieux dimanche à la pluie sèche, aride, cognant les silencieux carreaux de ma fenêtre dans un long soupir, murmure psalmodié inlassablement et qui me cogne de sa prière insufflée par l'humeur de ce même dimanche).

Maigre comme un dimanche et longue, alourdie par ses cendres, d'une longueur égale, toute en cendres. J'entends ce cœur qui bat et qui rougeoie encore malgré l'arrogante colonne qui l'évase, si fragile au demeurant. Je souffle sur le clope d'un

dimanche anéanti.

On me demande : est-il bien raisonnable de se livrer à ces féroces combats quand on te croit paisiblement assis à ton bureau, travaillant sans ardeur (mais c'est dimanche : tu as toutes les excuses) à ce projet que tu voudrais rouvrir, *Le sens des réalités ?* On te trouvera mort, affalé comme le moindre vieillard sur ce bureau désordonné où tu excelles à t'amoindrir, tais-toi ! À t'anéantir. Tu perds tes forces à la chimère que tu crois vénérer. Mais reprends-toi, Pascal – reprends le sens des réalités, enfin !

Je ne fais que cela. Je travaille, semble-t-il. Ce combat-là, c'est un combat sans gloire car il apprend à mépriser la flatterie. Si je m'anéantis, ce n'est qu'aux yeux du monde. Je sais ce que j'écris – et je l'écris si mal, je vis si mal, avec ce visage maigre d'homme sans jouissance.

Combien d'autres dimanches m'en voudront ? Celui-là, c'est loin d'être le pire et sa jouissance, je l'ai déjà dit, est insensible. Je ne puis écrire, je puis au moins m écrire. Et entendre Wagner. Si mauvais soit-il, ce jour, je lui devrai au moins ceci. N'ai-je pas moi aussi de quoi lui en vouloir ? L'unisson, il est vrai, n'est pas mon harmonie.

Il faut donc que j'écrive. Que je n'aie rien à dire, rien à transmettre, n'y changera rien. J'assouvis un besoin. Je ne le farderai pas de prétextes. On peut avoir envie de chier ou de pisser. On peut vouloir s'écrire ou écrire à propos de ceci, de cela, et tra-la-la ! Les voies de mon esprit, je le crains, me sont impénétrables.

Aussi et puisqu'il me domine, c'est évident, je le laisse faire. C'est lui qui aura honte de ce que j'aurai écrit ce dimanche matin. Il me fera peut-être ses excuses. Il me rappellera que j'avais encore eu le sommeil agité, certainement tardif (je n'ai jamais regardé l'heure, je me suis endormi sans le savoir, le rêve de ce matin a dû me choquer : je ne m'en souviens plus) et que j'étais à jeun. Pour moi, je lui dirai, afin que le remords ne le tue pas (car il me semblerait dommage de vivre sans esprit, moi qui n'ai pas de corps) que c'était un dimanche. Qu'il n'y aurait jamais rien de bon à extirper de ce jour-là.

Les dimanches tuent. On le saura. Maudites cloches au sommet des églises ! Je ne les entends plus, mais elles résonnent avec leur trop-plein d'harmoniques.

Que faire d'un jour pareil ? Cet écrivant ne parvient à trouver la certitude qui convient à son doute. Il voudrait travailler sur la prose de la veille – celle dont il a tout, sait-il, à espérer, pourvu qu'il la mûrisse. Mais il prend sa machine, y glisse une feuille et n'écrit qu'une phrase qui le désespère. Il ne continue pas. On le comprend, j'espère. Et c'est toute une journée qu'il subira ainsi, en proie au désespoir ? Ce désespoir est insensible et il n'est pas fécond.

J'ai faim. Voilà tout ce qu'il me faut penser. Car quand j'aurai mangé, j'irai certainement tuer le temps dans un musée, m'émerveiller, j'espère, devant les splendeurs de tel artiste que je connais mal ou de tel autre, que pourtant je croyais connaître. Un peu. Si peu… Pensons donc à manger ! Tout ira pour le mieux.

Dostoïevski

J'aurais aussi bien pu tracer le portrait de cet imbécile. J'en aurais eu la force, avec la foi et tout le reste, la rancœur et le moindre talent. Mais je n'ai rien fait de tout cela.

Oui, c'est un imbécile. C'est dans la norme du récit que j'aurais pu écrire. Je ne suis pas un écrivain assez subtil pour tracer un portrait plus équitable. L'impulsion de la colère m'aurait aidé dans le manichéisme de mon ignorance. Et pourtant ! Il aurait fallu le montrer sous tous ses jours car il est si charmant, notre imbécile et si aimable. Il flatterait un nouveau-né.

Mais il l'insulterait ou plutôt de la raillerie, voilà ce qu'il ferait avec ce qu'il en sait. On s'émeut à merveille du malheur des autres, dans mon récit. Il y aurait tout un tas de discussions, parce que les gens aiment la discussion. Il n'y aurait que cela. Dans un café, chez soi, dans les transports, au lit, avec la femme du voisin, à propos du mari. Les rires de la femme et le suicide du mari. Un récit très moral.

Je ne l'écrirai pas, bien sûr. Je ne suis pas un curé.

Et pourtant ! J'imagine qu'avec un talent que j'ignore, les portraits se seraient entremêlés, se seraient dessinés avec saveur et savamment, sans jamais le recours aux personnes concernées. Ou peut-être que si. C'est sans doute mieux.

Car il faut bien admettre, qu'il le veuille ou non, que le protagoniste se dévoile à travers son verbiage. Toutes les alternatives sont ouvertes. En voici un, bien meilleur que les autres. C'est celui-là qui meurt.

Classique ! C'est que j'écoute beaucoup de musique, très classique m'a-t-on dit, quand j'ai avoué une affection grandissante pour la musique de Wagner. J'écrirai une histoire, aussi, qui dira et justifiera le changement de mon esprit. Le mythe du salaud génial. Un mythe cruel, sans doute et immoral (sans être immoraliste – disons amoral). Car beaucoup de préjugés subsistent à propos de Wagner. Je me souviens, moi-même, avoir cherché dans la littérature de Pierre Boulez les textes rassurants qui dénieraient à cette musique toute valeur.

Peine perdue. Wagner est à l'aube de toutes les transformations que la musique nous a offertes.

Dostoïevski savait cela, aussi : il avait l'art de la nuance. Moi, je peine à déterminer les traits de caractère de mes personnages. Il y a d'autres traits que la cruauté, la bonté mais je ne les vois pas. J'ai d'incroyables idées dès que je m'exprime, cela arrive, des idées de vengeance. « Toi qui es un imbécile, toi qui te comporte en mauvais homme ! », m'arrive-t-il de songer, « je t'écrirai une nouvelle et tu seras maudit, honni, éternisé dans le sinistre de ton caractère. »

Je n'ai jamais maudit que moi, au fait. Je n'ai jamais rien fait d'autre que m'écrire moi-même à travers tout ce que j'ai pu écrire. Et sans doute, cela ira en empirant. Il faut que je m'empare de cette force qui n'en est pas une. C'est la chimère que j'entretiens. Et qui saura comme elle me pèse ? J'ai honte.

De quoi ai-je honte ? C'est une confession en règle, ma parole, à laquelle j'ai œuvré. Alors, est-ce que j'y suis ? Bientôt, peut-être et sans curé. Courage, chère âme ! Personne ne lira ces lignes puisqu'elles sont écrites. Et mon courage, il me faut bien l'entretenir d'une manière ou d'une autre. Je vais me chercher un café.

(Il descend à la cuisine et se verse un café, puis il

remonte, s'assoit à son bureau et il écrit ces lignes ; à ce moment, il conçoit sa terreur sans chercher à se l'expliquer).

« Le crime que j'ai sur la conscience » est une phrase qui m'obsède. Le souvenir d'un rêve, je l'avais préservé sur un carnet, je l'avais débuté ainsi. Une nouvelle plus tardive, inachevée, complexe et sans valeur commençait aussi par ces mots.
Quel crime ai-je donc commis ? Est-ce le réel ? Je regarde en arrière et j'en conçois beaucoup.

Au clair de la lune

« Au clair de la lune », j'y songe à ce moment, c'est une chanson exceptionnelle par la richesse qu'elle recèle.

Voici quelques mois, je m'étais noyé dans la vanité d'une analyse note à note de la pièce mais aujourd'hui, je me souviens de certaines idées que j'en avais tirées à propos de la fonction de la quarte, notamment. Mais le sens des paroles, c'était quelque chose à quoi je n'étais guère attaché.

Enfant, on les apprend et par la suite, elles nous semblent aussi naturelles, aussi limpides que la mélodie qui les sous-tend. Et pourtant ! J'ai eu du mal à me les remémorer avec exactitude.

> Au clair de la lune,
> mon ami Pierrot
> Prête-moi ta plume
> pour écrire un mot
> Ma chandelle est morte,
> je n'ai plus de feu
> Ouvre-moi la porte
> Pour l'amour de dieu

« Ouvre-moi la porte / Pour l'amour de Dieu », voici les mots qui m'ont si longtemps échappé. Ce n'est qu'hier, aux environs de minuit, alors que je rentrais chez moi, que je m'en suis souvenu.

On imagine mal quel effet ces mots produisent sur l'âme lorsqu'ils se révèlent au milieu de la nuit, brusquement, soudain si naturels. J'ai ressenti à ce moment la joie paisible de celui qui se résout, qui a retrouvé Dieu.

Retrouver Dieu par le biais d'une comptine, voilà qui est exceptionnel. Mais j'imagine qu'aucune comptine n'est innocente et celle-là, j'en ai la conviction. C'est une prière, bien moins austère et dogmatique qu'un *Pater noster,* une prière on ne peut plus profane mais c'en est une.

Elle débute ainsi qu'elle s'achève, par une adresse fervente. « Au clair de la lune », « pour l'amour de Dieu ». Cette prière s'adresse à Pierre, celui qu'on peut imaginer lunaire, celui sur lequel on bâtit des églises, celui dont on fait des formules mathématiques (Pierre = ∏ R). De même, enfin, on pourra rivaliser avec feu Jacques Lacan en parlant de ce « Pierre haut » invoqué « au clair de la lune ».

Cependant, la première chose qui m'a frappé dans

ce poème admirable, qui échappe à l'arbitre de notre entendement, c'est la discrépance, d'un point de vue logique, entre les vers « Prête-moi ta plume / Pour écrire un mot » et « Ma chandelle est morte / Je n'ai plus de feu ». Ce qui suit et poursuit la justification de la prière (« Prête-moi ta plume ») n'entretient en fait aucun rapport de causalité. Voici deux phénomènes qui empêchent le « narrateur » d'écrire : l'absence de plume d'une part, l'absence de feu de l'autre.

Et ce n'est pas un jeu de mots. C'est exactement à ce point, notera l'oreille médiocrement musicienne (quand bien même un étudiant se mettrait à siffler « L'hymne à la joie ») que se produit la modulation à la quarte de « Pierrot ». La modulation, comme un aparté dans cette courte pièce, est si intimement liée à la modulation du sens, élevé du paradigme de la plume à celle du feu, qu'elle la justifierait de soi.

Le paradigme, par ailleurs, se trouve encore développé à la fin de la pièce (retour à la fondamentale, le schéma général étant de forme AABA). « Ouvre-moi la porte ». Nous avons donc une demande formulée sur trois points :

A – Prête-moi ta plume

B – Je n'ai plus de feu
A – Ouvre-moi la porte.

Nous voyons ainsi que les structures grammaticales et lexicales répondent aux structures harmoniques. Le paradigme, lui, se voit augmenté.
La plume, c'est une lettre qui doit être écrite. C'est aussi la légèreté, la faculté de s'envoler.

Le feu, c'est la foi, c'est encore la lumière. La lune éclaire le monde. La chandelle illumine l'individu (et lui permet d'écrire et ainsi de s'envoler).

La porte nous renverrait à l'idée de communication qui anime la plume. La plume renvoie à la nécessité d'écrire, de se confier. Et de quoi ? Possiblement de la mort de la chandelle. La chandelle est au centre de la moindre analyse que je ne veux pas faire.

Car je me remémore maintenant le préau de l'école où j'entendais, parmi les toutes premières fois, ce chant si coloré, aux images vives et chaudes, transportées par la mélodie, son éclosion immédiate. Je me souviens de ces quatre bris de songe comme ils se succédaient alors, se mêlant et se fondant en un mystère chaque fois renouvelé.

Peut-être, alors, les mêmes questions me sont venues à l'esprit. Alors, sans doute, j'y répondais (avec une facilité qui me serait aujourd'hui déconcertante) dans le fondu instantané des quatre vers. Sans doute, mais je ne puis qu'imaginer et avec beaucoup trop de verbe, encore !

À voir

Le verbe tue, c'est décidé.

Avec peut-être la même assurance que si j'étais absent, ailleurs, bâtissant la réflexion d'un ange sur le rapport qu'on entretient, au champ comme à la ville, avec les mots.

Que voyez-vous, à tel ou tel moment, fugace comme un clin d'œil, qui ne vous ferme pas les yeux ? Que voyez-vous, chers absents de ce monde ? Voici ce que je ne parviendrai pas à vous décrire.

Voici donc.

Fragment d'un silence

Puis, le fragment d'un silence, donc : une cigarette éteinte.

Sur l'armoire on ne voit rien mais dans l'idée qu'on peut s'en faire avec ses grincements et l'être antique qu'elle renferme (avec le soubresaut du mur que le bois touche), la porte s'ouvre et, semble-t-il, parmi l'obscurité des ombres qui se faufilent en susurrant à travers la poussière : « Au-dehors ! » En murmurant à la poussière qu'elle sera la demeure, inhabitée au clair de lune, des passions qu'on enferme, endormi, la bouche close, en espérant les oublier.

Rien, en-deçà ou ailleurs, au-delà, n'oublie et à l'éveil, des ombres disparues effacent leurs paroles au clair son du tocsin. Matinales comme la parole du christ, les cloches d'une église ébruiteront la solitude de celui qui prie : le fragment interdit de sa prière se répand. C'est le printemps éclos et tout s'endort, à s'étirer sans fin comme si, autour de soi, la chair fertile des champs ruisselait sous nos pieds.

Une terre si nourrissante qu'aux lèvres, elle apparaît promise et l'on se baisserait, sous le moindre regard aux alentours, avec la ferveur de bénir, d'une chair lente, évanescente, cette autre chair d'un ventre désiré et l'on jouirait, abnégant vanité, douleur et jusqu'à l'avenir, de la montée, comme d'une sève, du désir de pénétrer la terre, parmi ses pores aspirés, accueilli par un sourd battement, on le craindrait toujours ultime, d'un cœur sans cruauté, inaccessible et frémissant de tous ses arbres, par les mers, jusqu'à la distinction, peut-on se prendre à espérer, des villes maudites.

Nocturnes

Ceci précède mes nocturnes. Je ne précède pas le souvenir du jour mais il me vient à la lueur des néons suspendus de l'université quelques vétustés que j'aimerais, comme une pitance à laquelle on a soi-même œuvré, partager. Voici.

Le néant n'est pas une obscurité. A maints égards, l'obscurité est bien plus rassurante. Car le sommeil, ce n'est jamais qu'une demi-mort. Ébloui par une soudaine lumière, c'est la peur la plus vive, la plus profonde qui nourrit l'âme, reconnaissante mais craintive à cet aveuglement.

Le soleil de ce soir, son odeur de myrtilles
mais quand on les concasse
elles gardent une odeur d'alcôve.

Horizon vertical

Mes rêves aujourd'hui m'apparaissent tels. Leur dimension verticale m'apparaît.

Je l'ai découverte par ce précédent rêve qui m'a frappé parce que j'y entendais Boulez.

La superposition des éléments (la musique, les nœuds marins, le métro) prend dès lors plus de sens, si je ne veux pourtant le dénouer.

La réalité a-t-elle aussi l'horizon vertical ?

Nous verrons bien. Nous verrons bien que le soleil jaunit mes doigts, que le tabac les illumine et si j'écris…

Si j'écris – mais ! Peut-on dire ?
Et que dire ?
Enfin, qu'en dire ?

Il faudra bien que j'y parvienne. Il faudra bien… Je n'attendrai pas deux ans pour en finir. Sinon, aussi, d'ailleurs. Mon dieu ! Toutes ces obligations ! C'est bien trop difficile de choisir. Comme on n'est jamais bien certain, au fond.

Cela est un vrai trouble de simultanéité : j'hésite pour me rassurer qu'au fond, j'ai peut-être le choix. Alors, je sourirai de mes lèvres si fines et j'attendrai (à nouveau) que tout cela se passe.

J'attends ici, dans ce lieu de savoir où j'apprends énormément sur tous les bruits de foule ; les élucubrations n'importent plus, j'ai pu émigrer loin des ports, nouvellement j'ai acquis l'harmonie et aujourd'hui, je voudrais la transcrire ; j'attends. Il faut que la notation tombe comme un cluster. J'aimerais vivre en rythme et obliger mes âmes les plus bavardes; et pour les transgresser, par le désert que m'offrira la partition du jour.

Écrit en rampant

Je voudrais, moi aussi, être une note, la plus basse possible car il est vrai que si je fréquente ces lieux (une université, on la choisit) c'est parce que moi-même, je rampe et ici-bas, le sol est lisse. Il est foulé par tant de pieds, d'autre part, qu'il n'a jamais le temps de refroidir.

Je rampe et parfois je m'assois (nul ne s'en aperçoit, on ne me voit pas ramper) pour vous dire que je rampe.

Un jour, cependant, je me lèverai. Il me faudra un treuil, sans doute et je ne doute pas qu'il faille souffrir pour en arriver là, pour voir tous ces élégants coloris se dénuer de tout ce qui les pare.

Je ne doute pas, et même beaucoup. Je m'accorde cet avenir-là. « Vas-tu sortir de ta geôle ? » Qui a parlé, je ne saurai. Sa voix s'est noyée sans attendre et peut-être toute son âme s'est-elle éteinte. À présent, je ne sais. Je me suis retourné mais il y avait tant de monde ! Et qui se bousculait, encore.

Mais devant moi il n'y a personne que je puisse

pas… Non, il n'est pas une âme. Ce sont de tels espaces immaculés, bien trop sereins, qui m'invitent à ramper, jusqu'à faire fi du handicap que je transporte.

Il ne m'alourdira pas tellement, d'ailleurs. J'ai avec moi des litres lourds de souvenir que je charrie, comme des fruits trop mûrs et même, beaucoup trop. J'ai un monde, imparti, évidemment. Il me regarde et je l'admets, c'est une gêne. Car le regard, on l'ignore, pèse. Atrocement, il faut que j'aie ma chair.

Elle me démange. Le sol de l'université, c'est pour cela que j'apprécie ce lieu, est lisse. Mais si je sors, c'est mon malheur que j'emmène avec moi. Tous ces petits cailloux affreusement pointus qui habituellement nourrissent le bitume.

Et voici autre chose qu'on ignore, à propos du bitume. Même par le grand hiver, le bitume est bouillant, exubérant. C'est pourquoi l'hiver ne fait que hocher la tête et reste sagement, très affable au regard de tout ce qu'on en dit. Un peu honteux aussi. L'hiver, ce n'est pas ce que les champs ont pu subir. La ville l'a dorloté.

Voilà ce qui ferait fuir un chérubin ! La ville, cette

chère mère, étouffe ses enfants. Elle m'a coupé les jambes. Ou peut-être la pauvre (et j'imagine une malédiction) a pu devenir folle, je ne sais pas ce qu'il en est. Je réfléchis tout en rampant malgré les cailloux qui bouillonnent dans ma chair trop chaude, ma chair qui s'en imprègne et, je le sais d'une armoire à glace, je ne ressemble plus à rien.

À quoi ressemble-t-on usuellement ? Je ne sais, moi ! Tant de phénomènes se sont déjà produits ! On les a classifiés, on les a disséqués. Qu'en a-t-on fait ensuite ? Les a-t-on enterrés ? Mais ils ont repoussé et l'on s'est écrié : « Quelle fleur est-ce donc ? Et si je l'arrache ? » Pétale par pétale, on l'aura questionnée et enfermée, on l'aura asphyxiée et quand la fleur se sera liquéfiée, on l'aura bue. Ne croyez pas qu'on mange les fleurs qui ne se liquéfient pas, ni même qu'elles se liquéfient toutes ! Ce serait impensable.

Les gens, ce sont des choses qui ne veulent plus être enterrées. Après quoi, il serait difficile de leur apprendre à des fins nutritives les procédés de la liquéfaction appliqués à la chair humaine. Ces fleurs qui ne sont pas nées de la dernière pluie, il faut qu'on les enterre (ceci, pour conjurer le sort). Les plus malins attendront dans la minutie de l'inquiétude car la nature a ses pulsions que la

raison ignore. Aussi, ceux-là ne disserteront pas. Ils attendront qu'une autre fleur, plus étonnante et lucrative, écorche le sol. Ils attendront son éclosion maudite. Ils n'attendent que pour l'arracher, pour conjurer leur sort et ils retourneront, la fleur dans une main, des mètres de racines dans l'autre, à leur laboratoire.

Les autres les prieront. Ils supplieront, les chiens. Devant les portes closes de l'édifice où les esprits studieux se seront enfermés. Je connais tout cela. Mais j'ai rampé malgré le sol friable et poussiéreux, un sol maudit, car je voulais y échapper. En vérité, ce qui me faisait peur, c'était qu'à force de bitume je me liquéfie à mon tour et un laborantin, alors, ne pourrait s'empêcher de me prendre avec lui et de me rendre au commerce une potion dont j'ignore les effets. Ce que je veux, je sais qu'un jour j'y parviendrai, c'est que le soleil me frappe si violemment le haut du crâne qu'au bout du compte, je m'évaporerai. En un instant, je saurai m'élever. Peut-être, je n'aurai jamais besoin de treuil. On ne peut pas se fier aux treuils.

Un treuil, ça n'a pas d'âme. Le soleil, c'est vrai, on ne sait pas s'il en a une. Je crois pourtant qu'il en a une. Et puis un treuil m'écorcherait la couenne. Rien de moins sûr qu'elle tienne le coup. Je

tomberai à-demi élevé dans un nuage de poussière, soufflé juste pour moi, je n'aurais plus de nuque ! Ce n'est pas ce qui me convient.

J'espère beaucoup, c'est vrai, de ce soleil qu'on ne voit pas. Mais il m'élèvera, un jour et moi, je ramperai en attendant et en chantant au clair de lune, sur le bitume, apaisé vers la nuit jusqu'à en devenir tiédasse.

Lueurs rouges

Ce que je vois, ce sont des lueurs rouges sur les murs. Et des ombres, telles que des auras qui sanctifient les meubles, les poubelles et le bois entassé, plié, verni à des fins commerciales.

Quelqu'un passe devant moi. Je préfère, à ce moment, me taire.

Les théories de l'art aboutiraient au cercle désiré si elles se souciaient moins de la vigueur de leurs angles droits.

Trop promptes à imiter les sciences, elle n'en convient que les chimères.

Dernière prière avant la nuit

Ce que les années me promettent, ce sont les jours qui le dénient. Je vis et à l'encontre de moi-même, ce ne sont jamais des griefs que je relève. En encensant mon propre tourment, c'est l'univers que j'entretiens de ma présence, que je voudrais répudier, si...

Car la nuit n'est pas encore tombée et si obscur que le ciel puisse être, je le vois, je le verrai, il ne sera encore moment, des heures durant.

Terre !

« Carnet sans séjour » était un lamento orchestré par une douleur unanime.

« Mauvaises pensées » jouait déjà un jeu plus fin, celui qu'on prête au *memendus mori.*

« Terre ». Il s'agit peut-être d'une parenthèse. J'ai toujours espéré que l'un de mes récits ait sa clé dans une parenthèse. Celui-ci, on ne le dira jamais assez, ce n'est rien de littéraire. Puisque je suis voué à mourir par les arts, il faut que chaque instant d'un si beau crime soit déroulé.

Il faudra cependant que je préserve ses zones d'ombre.

Voici donc le récit.

*

Car ce matin, il a encore fallu que je m'éveille par moi-même et je n'ai jamais su quel rêve m'a obligé. J'ai achevé mon somme comme j'en ai la coutume par une tasse de café, par un disque posé, indélicatement, sur mon électrophone railleur, par un livre, enfin, que j'ai ouvert. Unanimement, *Le marteau sans maître.*

Et me voici déjà plongé dans le jour que je vis. Oh ! La belle intention que de l'écrire...

J'ai pris le bus, il était déjà tard, pour aller où ? A l'université. Je m'universalise, chaque jour un peu mieux. La preuve en est flagrante, c'est la sonate que j'ai dessinée, presque au lever, parce qu'en moi le désir martelait d'écrire. Je l'ai feinté. J'ai appris avec l'âge de nombreux tours qui me permettent de le feinter. J'ai fait le dessin de quelques musiciens, j'y ai superposé tous mes caprices, j'étais à l'opéra.

Et quelle exaltation, Quand Boulez m'a laissé dans le silence de ma petite ville, je l'aurais harcelée, je crois, si elle avait eu le talent d'entendre. Wagner ! m'a enivré tant et si bien que trois poèmes s'en sont suivis. Trois poèmes sans grand talent, j'espère, mais tout mon cœur y fut ; n'est-ce pas bien assez ? Assez de ces

raisons enfin ! Car l'ambition que j'ai, c'est celle que je serai fou, un jour. Je veux dire : tout à fait.

Voici donc, dans ses grandes lignes, le récit de ma petite matinée. Je ne mangerai pas avant ce soir, minuit, c'est ma coutume et aujourd'hui ! je descends, Saint-Denis basilique.

Et me voilà, au soir, bien après la nuit tombée, attendant que le train s'en aille et qu'il prolonge mon sommeil. Car j'ai vécu, dans le malaise qui étreint l'âme naissante, encore et à nouveau, la rêverie qu'on ne peut oublier, que l'émotion revêt par les grands froids d'une âme, polaire, croyante et solitaire, le moment musicien. C’est un instant de l'ailleurs, blotti contre une partition, éternel. Cette nuit où je rentre, où l'inquiétude, si vive et incroyablement retorse, qui m'a glacé le sang et qui m'a pétrifié toute l'après-midi, a disparu aux premiers sons qu'un quatuor partagea dans l'espace, à des milliers de pluies inverses et qui fut, sans aucun doute, la pluie de nos âmes spectatrices, créant ce qu'entendit, au matin de sa veille, venant à la vie par le dard d'un rêve, un jeune enfant compositeur --

Imitation

Ce stylo, et qui pourrait le deviner ? N'est pas le mien. En effet, ce n'est que l'ombre de celui que j'ai trouvé il y a fort longtemps ; j'ai pu le perdre aujourd'hui même. Où, presque par mégarde, je l'ai légué à l'inconnu.

Aujourd'hui, c'est vrai, c'est le printemps. J'ai acheté des pastels gras, comme pour me consoler de ma plume, la plume que j'ai perdue, qui, j'imagine, s'est envolée.

Je ne m'arrêterai pourtant pas ici. J'ai écrit quelques lignes à l'anglaise, sur le cahier secret d'une naïve galerie et je me suis sauvé. J'ai perdu le plaisir d'écrire mais je suis sauf. Au lendemain de ma naissance, je suis plus discrépant et malheureux qu'hier et avant-hier. Je n'en sortirai pas. Je suis damné à cette morne transe. Qu'écrire, alors, qui ne soit ma tristesse.

Entré au Centre culturel suédois, je suis ressorti bientôt, armé de quelques prospectus, comme si, même dans l'espace d'un instant, j'avais pu projeter un livre qui aurait lieu en Suède. Comme si je pouvais croire en mon courage. Damné à ne rien faire, sans être rien non plus et pour personne. On m'en fait choix de n'être pas ; au moins, j'aurais pu espérer faire quelque chose de mon néant. C'était compter outre mon caractère.

C'est le printemps et qu'arrive-t-il ? Rien. Je n'ai plus rien du tout. J'ai perdu mon stylo et c'est la plus récente et la plus dramatique de toutes mes pertes.

*

Un parc où s'exercent des danseurs, c'est le printemps, paisible et ponctuel ; un parc isolé, silencieux et [...]

*

Après un dimanche, paresseux paisiblement, un dimanche que malgré mon ennui, je ne saurai oublier, un dimanche politique, maigrement, le lundi a paru, amenant avec soi toute la griserie d'un printemps ignoré, lundi morne, printemps mort-né, apparu malgré moi, m'éveillant par une lumière tiède, ouvrant triste le monde à mes yeux.

Je me suis éveillé d'une insomnie dont je garde la mauvaise mélodie en mémoire. Je me suis éveillé sur un air de musique, toute la nuit bercé par ma veille forcée, dans le peu de mon somme, par le programme apaisant de France musique, nocturne dont ne me reste que le souvenir d'une pièce de Schumann, je me suis éveillé ce matin, un autre air se jouait, fort semblable dans l'humeur. Pourquoi faire, ce jour-ci ? Semblait-il demander, insistant.

Cette nuit, mon insomnie fut dense et j'aurais pu crier, tant elle œuvrait contre moi, m'invitant aux pensées froidement érotiques de la mort volontaire. Elle exerça mon désarroi. S'il s'est apaisé au matin, ce n'est pas pour que j'aie plus de joie à poursuivre ma route. Je la prolonge malgré moi, il me suffit de respirer pour avancer, isolé ; je ne progresse pas : je m'éveille au

matin et je compte les jours. Il n'y a pas, dans la proximité, l'heure de ma mort pour me désaltérer. Je la dessine au couteau : ce sont mes heures perdues.

Étrange comme le jeu, humain, l'interprétation des couleurs, avec toutes leurs nuances ; car c'est ainsi qu'on reconnaît le talent, Huysmans !

Pour moi, le rouge reste au sang et le noir est obscur, initie aux ténèbres. Le bleu est immense, il s'adonne à la mer idéale et au ciel.

Quant au vert, nous ne le saisissons plus, nous autres animaux urbains, ce n'est la nature qu'il évoqua. Et l'orange en son fruit. Le rose, délicat et presque puéril de légèreté, c'est la chair frivole, agréable, certainement pas obscène. Resterait le blanc qui n'est que lumière, qui est toutes les lumières et si pures, mais voilà ! Voilà où nous mènent ces évocations. Il faut être meilleur que toutes ces conventions, à présent.

Quel talent, ce Huysmans ! Et combien de nuances !

*

Un professeur dont je suis le cours, fragile. Aussi, mes pensées se troublent - le cahot d'un mot qui vient de buter contre l'autre et qui s'accouple à lui, creusant sa chair et œuvrant avec lui en profondeur, leur flots mêlés, à une sonorité neuve.

Paradigmatique insensée, harmonie aux couleurs désordonnées ; au professeur, qui parle avec accent, de l'art, au discours trouble et sinueux, fragile, que noie le moindre sursaut de l'élève, impatiemment, qui regarde sa montre et bientôt qui se lève. On n'entend plus, à ce moment, que le regard du professeur qui parlera toujours, intensément épris pour son discours, dont l'art, au demeurant, est un objet d'étude. Inexistant. Son discours évanoui. Je ne l'écoute plus, assis sur la plus haute marche de l'escalier froid sous moi, approximant la porte. La porte pour sa part, me convie par les murmures dans le hall dont elle m'isole, dont elle dissipe mon attention. Je n'écoute plus qu'un rythme entremêlé de paroles ignorantes, réciproquement.

J'ai cherché, peut-être un siècle écoulé ainsi (et je l'ai regardé) dans la terre, profondément inhumée, ceci :

_____

Tombeau

Poème éclaté en n pièces,
divisé en trois parties

Sédiments de spectacle
Remembrances
Tombeau

La progression évoquée est celle qu'indique le titre initial : *Remembrances.*

Le tombeau, considéré selon la pente esquissée par les deux premiers chapitres, plonge vers l'uni, l'espace clos et le point d'orgue. Son intestin contraste naturellement de par sa nature éparse, désunie, multiple.

La première série peut indiquer une « nostalgie » envers le monde - un assouvissement aussi, et une déception, une colère. La deuxième partie est une distanciation de la première, et il s'agit de tout mêler vers un néant adjectival, contrariétés, le monde - mais aussi les perceptions qui le génèrent se mettent à hanter la salle de spectacle. A présent, cependant il n'y a plus de murs, plus de fauteuil.

Qu'y a-t-il ? Ô peut-être une chaise en bois. Que reste-t-il ? Un dialogue de sourd, avec un éclat de moi-même mort ressentant. Aussi, le troisième taira-t-il toute question et jouxtera la sphère du poème mort, en ce qu'il sera un constat quasiment arbitraire de la réalité, mortifiée à travers des modes statistiques du réel, évoquant simplement, en une musicale synchronie du mot - etc.

Vous ne savez pas vous y prendre
Avec une pâleur,
Vous l'ignorez,

Le rêve d'une poésie pâle et celui d'une immobilité des mots, en ce que les mouvements y sont de mot à mot multiples et contraires, parfois incohérents, c'est-à-dire non délimités en un réseau démonstratif ou initiatique.

L'idée sérielle prend son sens en poésie et dans tout art vraiment lorsque l'on conçoit que la série comprend de 1 à n éléments. La série se conçoit comme un élément élastique, apte à la déduction d'une part et, d'autre part, ce qui en est l'idée, une hiérarchisation à l'intérieur d'une échelle commune, échelle qui peut s'avérer ensemble d'échelle, elle-même.

Hors de l'idée sérielle, rien à faire.

A des moments de nuit, lorsqu'il me semble d'un devoir soudain d'aller au lit, tout simplement, je vois la lampe, allumée comme tout le jour durant, et je n'éteins pas : je fais l'ombre, tout autour. Je m'en vais à ma guise, ainsi.

Jeckyll et Hyde

Oscar Wilde n'apparaît jamais dans ce vieux film que je n'ai jamais vu, *Jekyll et Hyde*.

Un changement doit s'y produire. Je ne peux parler d'apparition mais une femme absente dans le livre a dû rejoindre le héros (on le nomme ainsi pour des raisons pratiques) sur le plateau, lors du tournage, en 1951.

Puis elle a dû prendre le train pour interpréter le mauvais rôle que Nick Ray lui avait proposé au moment même où s'achevait la rédaction du scénario de Jeckyll et Hyde, alors qu'un réalisateur, homme de commerce et cynique artiste, décidait d'emprunter au roman dont il jouit son austère agynie.

Celle-ci avait son sens, scandèrent d'importantes personnalités du milieu intellectuel mais elles ne furent jamais entendues et certaines furent d'ailleurs emprisonnées.

On parlera de fumets et de cheveux, d'Ingrid Bergman et tout cela survint, dit-on, au moment même de la première transformation.

On interpella Freud. Mais sa responsabilité ne put

cependant être mise en cause, soit qu'il fût trop jeune lorsque le livre fut écrit, soit qu'il fût beaucoup trop vieux s'il s'agit du film.

Il était à New York, finalement. Le pauvre vieux ! Il y enivrait le peu de sang qui coulait encore dans ses veines et ruisselait à cause des applaudissements.

Concrétion

De formes abstraites, je n'ai jamais rêvé outre mesure. Je me suis toujours plu à amuser de la réalité convexes et concaves et à les soudoyer. Et ce ne fut jamais si difficile.

On les avait contraints et même beaucoup trop parce qu'il fallait que d'Adam, Eve préservât le souvenir. Ce qu'il lui avait dit la veille, il crut qu'elle l'avait déjà oublié, parce qu'elle ne disait rien. Il s'effraya qu'après sa mort, qui surviendrait avant celle de sa femme (« puisque je suis né bien avant toi ! », lui disait-il toujours à la prière, à l'heure du repas) elle ne l'oublie et ce, au point de se marier avec un vulgaire animal. Il en avait rêvé toute la nuit et toujours, ses rêves le tracassaient.

Ainsi Adam a-t-il contraint avec beaucoup de véhémence son environnement. Il a plié les arbres et détourné le cours de nombreuses rivières. Il a creusé la terre et a posé les fondations de nombreuses huttes, certaines avec plusieurs étages. Tout compte fait, lorsqu'Adam mourut, Eve se maria avec l'un de ses enfants et ce fut la fin de toute une période, peu éclairée et autrement froide qu'en ce mauvais hiver, qu'on dira être la genèse de toute humanité.

Soit. Mais moi, l'humanité me lasse et les arbres, avec leurs bras tordus, m'auraient mieux convenu. Je n'y peux rien car je ne suis qu'un homme et je ne domine ni leurs indécentes entreprises (à eux, mes pairs) ni même la teneur de mes rêves : ils apparaissent, fort subits ; je ne les contemple pas. Je m'en souviens à peine au lendemain. Mais quand j'étais enfant, je m'en souviens, je voulais voir des formes ruisselantes et toujours trahi, je m’endormais, incapable de m'enfuir, perdu dans les champs, ou bien je brisais une vitre afin de m'éveiller.

Cette nuit, je n'ai rien vu de tout cela. J'ai revécu toute ma petite semaine et me suis éveillé. Et j'ai pensé : rien de tout cela n'est cohérent. Ce n'est sans doute pas un leurre, ni une escroquerie : ce devait être un rêve sériel. Douze petits fragments de ma semaine, libres et égaux, se sont succédé avec calme et sérénité et je me suis éveillé, comme de même.

J'ai dû vieillir adulte. Mes rêves n'ont plus du tout la forme d’une sonate, dont on m'avait parlé autrefois, quand je lisais ce livre, simplement parce qu'il n'avait ni titre ni auteur ni aucune couverture – ce ne sont pas encore des rêves abstraits, dont je me nourris mais ils finiront par arriver. Il faut leur laisser un peu de temps, mais ils émergeront. Moi, ce matin, je me suis éveillé, j'ai eu vraiment froid. Je n'avais plus mon édredon sur moi. Il gisait à côté du lit.

Assassin

Le crime que j'ai sur la conscience, j'en ai rêvé toute la nuit. Il ne m'est jamais apparu clairement mais la ville était si morne et si hideuse ; les rues si sombres et humides, et la lueur d'un magasin où j'allais acheter ma maigre pitance me parût si blafarde et spoliatrice, que je me sentis soudain dénué et je voulus commettre pénitence.

Le rêve que j'ai fait cette nuit, je ne le ferai plus. Il m'a parlé, a refusé de s'attarder sur mon exécrable sort et toute la nuit, cependant, il a furieusement labouré les résidus de ma petite semaine, les a distillés et leur vapeur acide, jaunâtre, a très bien pu me réveiller. Je n'en ai pas le moindre souvenir. Je ne sais ce qu'on m'a dit. J'aimerais me blottir près d'elle, dans le confort d'un sac de couchage mais je m'en suis allé.

Pourtant, j'étais pauvre et je n'avais rien à gagner. Entre-temps, je le savais, elle serait partie. Déjà il m'est arrivé de vivre tout cela. Le crime que j'ai sur la conscience, ce n'est rien d'autre que mes incessants départs. Peur et soulagement. La réalité n'est décidément qu'une fiction, pauvre et si semblable à soi ! Je lui préfère mes rêves. S'ils me creusent le crâne, s'ils reviennent salis et enlaidis des profondeurs intestines,

je leur en veux. Mais, du moins, je ne peux leur échapper. Ils ne me tracasseront, en contrepartie, que le temps d'une nuit.

Les trois oranges

J'allais oublier de vous narrer l'histoire, elle ne hante pas mes rêves mais s'y fige et s'y inscrit d'une façon telle que, si je ne commettais pas tout mon possible pour m'en souvenir, et Dieu sait qu'il peut s'avérer bien difficile de préserver, sinon dans leur entier, du moins ce peu mieux que la sensation de songes toujours épars et fragmentaires, sans doute je n'en devinerais jamais l'omniprésence car, on le sait, un songe n'est jamais de l'histoire qu'elle sous-tend que la diurne moquerie (sinon moins encore) et je n'y survivrais jamais (ceux qui attacheraient tant soit peu d'importance à tout ce qui s'en vient troubler leur sommeil me comprendront).

Voici, avec l'orgueil que je voudrais au moins pour partie justifier, voici pourquoi. Car je ne sais ce qui m'attend, d'ici jusqu'en la nuit tombée, ceci n'est pas mon testament mais voici mon histoire : elle se jouera d'un début, qu'on développera jusqu'à sa fin.

Je ne la voudrais cependant pas résolutive. Il n'y aura, en tout et pour tout, que les nombreux simulacres de divines révolutions (elles se bousculent à la porte). Il n'y aura que moi, et encore : je n'y serai pas entier ; mais au moins, j'y serai mille ou un peu plus. Je déborderai peut-être en toute fin (ou peut-être ce ne sera jamais qu'un

moyen vers mon secret destin) sur des visages qui vous sont familiers.

Soit que vous les rencontriez indubitablement dans les miroirs improvisés de fresques et de vitres plongées dans la brume, ou ce pourront être vos amis. Dans votre bouche, néanmoins, excusez-moi de me l'accaparer aussi abruptement, ils ne seront jamais que vous et un peu moins si vous cachez à ceux que vous aimez (sont-ils si nombreux, par ailleurs ?) que vous êtes un salaud, ou mieux : une belle ordure.

Geignez-vous ? Cela arrive. Toujours, vous pourrez geindre qu'il n'y va jamais tout à fait de votre faute, que votre vie n'est que cela. Respirer, je vous l'ai déjà dit, ce n'est qu'un vice. Et encore ! C'en serait un mais il faudrait au moins qu'il soit peu répandu, qu'alors on le condamne et qu'il s'ensuive un massacre de masse.

Après ceci, et le silence, il pourrait arriver que vous soyez excusé. Les morts ont moins de tort à mentir que les autres. De même, ils y parviennent plus aisément, je crois ! Et s'il n'y avait pour ainsi dire que vous au monde, ce qui serait probablement le cas de votre survivance, iriez-vous, comme à votre tour, jeter des fleurs sur leurs tombeaux par milliers ? Voici ma question. Je vous la pose. Elle m'aidera ou non (c'est vraiment selon la réponse) à trouver pour mon histoire (je ne l'ai pas

encore narrée) l'inexorable fin que je lui souhaite.

Si cette fin ne dérange personne, je la tuerai aussi. Oui, mon récit sera sanglant. Sans quoi, il aura même oublié d'être. Il sera ce qu'il sera, rond comme une poire. Je l'ouvrirai alors, ou je le croquerai : son goût sonore et cependant amer m'horrifiera. « Ceci, dirai-je, ne peut être mon fruit. » « Ceci, m'indignerai-je, est au mieux ce qui me féconde. »

Ceci ne sera rien. Un fruit plâtreux comme un vieux mur qui ne supporte pas qu'on y pose les mains. Auquel nul ne s'appuie. Un mur splendide et inutile, fragile, accumulé finalement pour la risée de tous.

Et cependant, tout ce que je vous dis là – ces fruits, ces murs – n'est que l'esquisse d'une histoire – la mienne, à peine. Je la voudrais autre pourtant. Et j'y ai travaillé (et même tellement !) Au point que j'ai muré ma porte, ne me nourrissant à présent que des pelures de trois oranges que j'ai mangées il y a bien longtemps.

La première de ces oranges, ce fut celle que je mangeais avec ferveur. Oui, et je croyais à cette époque me nourrir du fruit de Dieu. Je fus bien vite déçu, au demeurant, quand après quelques jours je ressentis la faim, terrible épouvantail (par quelle magie, je ne sais) auquel on aura donné vie.

Ma deuxième orange, j'ai attendu d'être un peu plus jeune pour m'assurer que je la mangerais correctement. J'étais bien plus cynique à cette époque et je tenais surtout à m'enivrer. L'odeur est forte d'une orange ouverte et, mon Dieu, je me sentis si altéré quand j'y plongeais les dents, j'ai vraiment cru retrouver alors cette ferveur qui avait dorloté mes premiers jours.

Au lendemain, pourtant, je me suis éveillé avec une impossible gueule de bois. Je suis resté trois jours dans l'immobilité la plus complète. Je n'ai bougé que pour éteindre la lampe et je ne l'ai jamais rallumée depuis. Si je veux m'éclairer, j'ai deux bougies. Il n'en reste plus grand-chose mais je n'ai jamais eu besoin de grande lueur. J'en ai beaucoup trop vu, je crois.

Et ma troisième orange, c'est un peu par dépit, mais aussi peut-être avec bonté (cela ne se sait pas) que je l'ai donnée à un mendiant. J'étais pour la manger. J'en avais déchiré les pelures. Et comme je n'avais pas d'argent, je n'ai eu que ce fruit à lui donner – j'ai alors cru, c'est vrai, bénéficier d'un peu de paix avec moi-même mais la trahison, cette fois, fut bien commise. Car je fus passé à tabac par la police des mœurs, le même jour. Peut-être, j'étais nu. Mais du moins, je ne le savais pas. Alors j'ai cru pouvoir mettre tout cela sur le seul compte du mendiant : « Je n'avais pas d'argent », me suis-je dit en

recevant les coups. « Il m'en aura voulu. »

Après cela, je n'ai plus rien voulu. Ma faim, je l'ignorais. Elle insista, j'enfilais les plus pointues de mes bottes pour lui donner des coups de pied.

Un homme défenestré

Journal : on y disait aussi beaucoup de mal des gouvernants, qu'ils se moquaient du droit international.

Mais moi non plus, je n'en avais pas grand-chose à faire du droit international.

Ainsi, ce splendide azur s'illumine-t-il ?

A nouveau, j'entrevois.

Plisse mes yeux, lueur du soleil car tu ne m'atteins pas outre mesure.

Outre mes pairs, s'ils sont pairs, s'il te plaît, si rien d'autre ne parvient à convenir.

Et convie-moi auprès de toi.

Ensuite. Cela a très bien pu [...]

*

J'arrive à onze heures moins dix au Collège de France.

Il y a encore peu de monde. On chuchote beaucoup, à propos de choses et d'autres.

Je suis parti de chez moi avec une certaine avance. Je ne sais ce qui me pousse à quitter si prestement mon havre, à n'y revenir que tard, le plus tard qui se puisse.

N'ai-je donc droit d'aimer que mes livres ? Que je les écrive ou simplement les lise, ils ne s'en iront pas.

Ils vieilliront, pourtant, prendront des rides et leurs mots, comme le propos qui les fixe sait jaunir, prendront ce goût amer et aigre. Comme un mauvais vin que je boirai au souvenir de piètres amis.

*

Comme un voile déchiré sans innocence, le soleil s'est brusquement levé sur Paris.

La conférence de Boulez a balayé beaucoup parmi mes sombres pensées (elles se plairont toujours à imiter mes nombreux déplacements).

*

La journée a eu un étrange début, tout en parenthèse, voici.

Le bus et son auditoire, presque vide. Les heures de crue, si l'on veut, sont dépassées, loin en amont. Ce qui s'écoule, c'est le bus. Un homme, en face de moi, au fond du bus, s'insulte : il n'aime pas mentir, et qu'il se taise ! c'est un fils de pute, dit-il. Silencieux tout d'abord : je lisais Dickinson, je ne l'avais jamais remarqué. J'entends un bruit : sa tête avait cogné déjà ainsi, sur le carreau. J'avais cru au heurt, d'une voiture contre ce bus essentiel. Mais cette fois, je l'avais entendu proférer des insultes - à son encontre, semble-t-il, au carreau devant lui - et comme je me tournais vers lui, il se donna un coup de tête, à lui-même j'en suis persuadé, contre le carreau de la fenêtre à côté de lui.

Peu après, j'eus un métro à prendre. Il n'y a pas que des effets de lumière. C'est aussi, lorsque le train démarre, les crissements des roues sur les rails, avec les rires de ses convives.

*

Quelques sonnets me sont venus dont on peut dire qu'ils ont une teneur très faible - on ne vit, par exemple, qu'une fois - et le couperet tombe.

Je les voulais - pareils à un récit. J'en ai tracé deux, trois esquisses. Si le lendemain, je me suis éveillé, ce fut pour voir les inquiétudes de mes traits, dévorants de papier, à terme.

Quant à écrire, d'autre part, j'en ai abandonné l'idée. Elle était lente. Et corpsâme, pareille.

Que mes tribus mentales se rassemblent. Aucune, parmi elles, ne détient le silex. A l'abri, dans la grotte - imaginant sa chaleur.

Je suis si seul ! Personne ne lira les lignes qui m'ont abouti. Si quelqu'un parle maintenant, ce n'est qu'une radio. Mais les informations, j'en connais la teneur. Qu'ils parlent, ces poètes ! Ils ont pour eux un chant que je ne puis inscrire, en moi où j'imagine, ailleurs ! Ils ont, au bord des lèvres, dix millions de morts.

*

Au fait, ce soir est plutôt sinistre, à tel point qu'il me semble que le lendemain y est déjà perdu et que nul, cependant, ne l'admet. Puisque tout le monde vit... Et pourquoi ? Un soleil qui s'en vient, c'est futile. Futile aussi de se montrer dès l'éveil, ou pas du tout, et encore momentanément. Je lutte sans fin, semble-t-il, contre l'aliénation ou peut-être la mystification du soleil par un dard.

Mais attendre : rien n'est encore joué, c'est sûr.

On patiente et le soleil aussi. Et moi ? Qu'ai-je à attendre ? On n'oserait répondre et non, enfin, je demeure avec joie dans la fusion d'une bougie, mon attirance est sans remous, la flamme est un halo qui me grandit, etc.

Et je m'oblige - sans recours - à creuser le papier, je prends la plume avec un risque, que ne se parvienne jusqu'ici le moindre mot.

*

Toutes ces feuilles qui s'entassent sur mon bureau m'empêchent en quelque sorte d'écrire. Elles me harassent. Tout ce que j'ai déjà écrit m'obstrue cette imagination qui, puisqu'au printemps nous en sommes, devrait fleurir, parce que jusqu'ici, il me faut bien admettre que ce fut vain.

Quelques éclats me font sourire.

Cependant, ce que je veux, ce sont des textes cohérents. Je vais donc m'attacher à écrire un récit, une nouvelle ou un récit, qui soit très cohérent.

Petrouchka me sourit.

Petrouchka me l'a dit. J'ai été très fade avec elle et ceci résulte de cela. Cela qui est, je le rappelle, un désir pulsionnel de cohérence. Il faut que je me fasse chier à écrire de mauvais textes ronds. D'autres projets plus ambitieux se heurtent à mon jeune âge.

Contradiction.

Quelles caractéristiques possède la couleur ?

Quelles caractéristiques possède la couleur ?

Une question à laquelle je peinerais à répondre et je m'empresserais de l'apprendre plutôt si j'en avais le temps.

J'ai toutefois tort de m'en vouloir, car je me fiche éperdument des caractéristiques que possèdent les couleurs. Je les engendre de mon œil narquois parce qu'elles y sont inscrites. Ce n'est à vrai dire qu'ici que je puis commettre mon essentiel subterfuge.

Tôt le matin, j'y suis déjà enclin. Et cependant, je reste dans mon lit, cependant que le temps me pousse et je reprends mon journal de bord, confus des dépassements précédents.

Je ne sais, au vrai, quelles caractéristiques possède la couleur.

C'est vrai que ça m'intéresse. La couleur, ce n'est pas toute notre vie mais qui vivrait sans couleurs ? Seul un vieux film peut y résister. Et qui regarde les vieux films ?

Non, je peine trop à regarder un écran. Je suis muet et

désœuvré car je ne comprends rien à ce qui se passe devant moi. Ce qui pose aussi problème pour écrire ce que j'appelle un journal de bord.

Arrivé au troisième terme de cette expérience parfois décevante, il me faut peut-être définir ce dont il s'agit.

Je vis. Ceci m'est donné ainsi que le monde où je vis.

Ce monde m'ennuie. Il faut bien que je le lui dise ! C'est vrai, chaque jour qui passe m'en abrutit de preuves.

Je m'en désole. Si triste que je dois l'écrire, je souhaite leur donner, à ces gens qui m'entourent et ne m'entourent pas, un exercice précis de rhétorique abusive par laquelle j'enterai dans l'histoire, d'une façon toute oisive. Après que j'aie dormi si longtemps, cela me semble évident.

Cette oisiveté-là n'a pas de nom et elle travaille. C'est un combat sans fin entre l'individu et son sort, contre lui-même aussi.

Ainsi, avec de belles lettres bleues par-dessus moi, des lettres que je tâcherai désormais d'imiter, je romprai les amarres et je crierai pour que mon bateau prenne sa vitesse de croisière

Il ne faut pas perdre de temps ! Je suis très empressé par le temps. Je ne fais rien du tout et tout cela me prend du temps. De plus en plus évidemment, je m'isole et décrois en société. Je m'inquiète seulement d'être encore recevable : je suis en plein devenir ! Il faut que je l'écrive. Ceci me permettra d'écrire une splendide autobiographie.

Je rêve.

L'autobiographie est un genre difficile et sans doute périlleux. Je me vois mal écrire la mienne mais ça viendra. Voyez le symptôme que je l'écrive à ce moment-ci du matin.

Ainsi sera du moins peut-être ce journal de bord. Il ne me racontera jamais de front. C'est son instinct littéraire. Il me racontera souvent. C'est son instinct grégaire.

Ce matin, par exemple, il a encore fallu que je m'éveille. Je l'ai déjà écrit mais je me réitère. Et je vois bien que j'ai raison. Alors, j'ai pris un gros cahier et j'ai écrit dessus. Mais l'heure me presse.

Il va bien falloir que je m'en sorte !

Le voyage en bus fut rapide et animé.

En face de moi, un homme solidement bâti, l'air important, regardait tous les voyageurs, inquiet et comme concerné par tout ce qui se passait.

Un enfant était assis à ses côtés, les yeux brisés. Il regardait devant lui, dans le vague.

Tout le voyage fut cette même vision de l'homme et de l'enfant assis à côté de lui parmi le vacarme du bus et leur silence.

A quelques stations du terminus, les contrôleurs entrèrent dans le bus, exigeant des voyageurs leur titre de transport. Évidemment, ce matin-là surprit beaucoup de monde et il fallut attendre de longues minutes, sous la suspicion des contrôleurs.

L'un d'entre eux s'acharnait particulièrement sur une dame, derrière moi. Je ne voyais que son anorak sévère mais j'entendais le contrôleur qui insistait de sa voix lente et formaliste.

L'homme qui était assis devant moi se leva brusquement et cria à l'endroit du contrôleur qu'il avait un rendez-vous ! Qu'ils ne se risqueraient pas à faire ça à Montfermeil ! Car il habitait Montfermeil.

Il nous en parla beaucoup.

Il se calmait, il se rassit. Les contrôleurs descendaient à présent et il avait fini par cesser de les injurier.

Il nous parla du rendez-vous qu'il avait pris à onze heures et demi. « Il ne faut pas rater ça, les rendez-vous ! » Et il parla mais si vite que je ne compris pas ce qu'il disait.

L'homme se leva à nouveau et cria au chauffeur de démarrer. Le chauffeur répondit peut-être mollement. L'homme se retourna vers nous mais il s'adressa à la vieille dame qui était assise derrière lui. Il lui parla à nouveau de ses inquiétudes et de ce rendez-vous qu'il ne devait pas rater.

Les quelques stations qui restaient furent bientôt dépassées et l'homme, s'étant rassis, se tenait tranquille. A nouveau il jetait des regards incessants autour de lui.

Je regardais par la fenêtre. La ville s'accouplait mal à ses propres bâtisses, elles semblaient joncher le sol comme au hasard d'un mauvais vent. L'herbe est si triste dans ces parcs, par ces chemins endeuillés et lisses de larmes noires. Je regardais ce bref morceau de monde et j'étais

pour pleurer quand j'entendis le terminus.

Devant moi, l'homme prit l'enfant aux yeux brisés dans ses bras et le posa devant lui. L'enfant ne regarda jamais ailleurs que devant lui. Il avança, si lentement avec la grande foule qui se resserrait autour de lui.

Et à présent que reste-t-il ?

Je suis dans ce train avec l'idée que je vivrai ici jusqu'à mon éternel moment. Peut-être après.

Je ne veux plus vivre en ce monde : voilà qui me semble vrai. Je ne veux plus rien faire. Qu'on poursuive ma route sans moi.

Une jeune femme entre dans le bus et clame une chanson tiède.

On la connaît. Elle fut, des milliers de fois, peut-être, ressassée. Nul ne l'ignore. Il s'agit de la faim, du froid, qui ne sont pas encore là mais qu'on trouve au cœur du timbre de sa voix, qui retombe sempiternellement.

Elle entre.

Du fond de la voiture je la vois, seule dans son petit habitacle, à égale distance des deux portes mécaniques et elle récite sa chanson ignoble et nul ne souhaiterait l'entendre, cette chanson.

Alors, puisque le temps me pressait tellement que j'avais une énorme peine à le supporter, je me suis dirigé place d'Italie où j'ai pris un café.

J'ai décidé de prendre tout le temps qui serait nécessaire à épuiser mon imagination et ma paisible solitude.

Puis, ai-je aussi décidé de mon hésitation, j'irai à l'université ou bien j'irai prospecter.

Un film est projeté à cinq heures. J'irai certainement le voir. Puis, je trouverai bien un concert quelque part.

Rires dans l'arrière-salle, qui attirent mon regard. Ben Joe est arrivé.

« Qu'il est beau ! »

Les éclats se dispersent dans le rire général et j'écoute à présent le patron du bistro, le regard, la parole vive, saluer son client assis devant lui et qui lit le journal de la veille. Ils plaisantent.

Mais le silence se fait autour du patron qui raconte : la veille, un homme était venu, avait pris le journal et

s'était installé. Le patron est venu le voir. Il s'était assis dans un coin sombre et isolé.

« Qu'est-ce que vous commandez ? », lui avait-il demandé, à quoi l'homme avait répondu qu'il était là parce qu'il faisait froid dehors. Il était venu pour se réchauffer et pour lire le journal.

Le patron du bistro a tout de suite pensé à lui ôter le vieux journal des mains ; il lui a dit de déguerpir. On ne l'a plus revu depuis.

Le client rit beaucoup et une dame comprend toute la tragédie du journal.

On baisse les yeux sur ce trophée pour apprendre trois morts et deux blessés d'un lointain attentat. Dans l'arrière-salle, reprennent de réciproques éclats de rires, aigus et sporadiques, tels d'innocents bombardements. Le ciel est bas et lourd, dehors le ciel est bas et lourd.

Il faudra peut-être toujours que j'erre dans les cafés, à la recherche d'une sensation sur le papier, une passion d'engendrer par des mots agrégés la sensation d'un moment de l'histoire.

Dans un bistro où les gens viennent, s'en vont, se parlent, s'observent, dans le secret d'une intime

communion, dans le brouillard épais qu'elle dispense autour d'eux, ce nuage de mots et de fumées mais toujours de tes mots, ce véritable rituel.

Je n'écrirai pas une histoire aujourd'hui sinon la mienne. Je la fuirai, j'y reviendrai avec tendresse et beaucoup de douleur. Elle me tracasse et je l'ennuie. Et nous nous comprenons. Malgré les mots que nous avons, nous nous aimons. Voici l'histoire d'amour d'un homme et de sa mauvaise vie.

La fiction, il faut le dire, déréalise. Elle dénoue les mécanismes du réel et les rend improbables, insignifiants.

Comment aimer ce en quoi on n'a pas foi ? C'est impossible, j'en ai commis l'expérience. Toute ma vie n'est que cela. Je la tiens, mon autobiographie ?

Je suis très cartésien, dans le fond. Je pense, donc je suis. Telle est ma seule certitude. Tout le reste, je le vois, n'est que chimères : ce sont de véritables tigres de papier. Et je déteste tous ces airs que se donnent les gens et je sais pourtant que moi-même, je m'en donne beaucoup.

Peut-être beaucoup plus, au fond, que n'importe qui d'autre ? J'ai tué toute spontanéité en moi sous le

prétexte qu'elle était un mécanisme. Un simple mécanisme. Et la question du vrai me hante et me désole.

Mais qui suis-je donc pour me poser ces questions ennemies ? N'ai-je aucune sorte de volonté ? Je me refuse à l'examiner. Je serai dans le vrai, je serai déréalisé !

Mieux vaut me blottir tendrement contre une tasse de café que de chercher à pourvoir un poste convenable dans la société. Me voici objecteur désormais ! Objecteur de conscience... qui suis-je ?

J'ai beaucoup erré sans sortir de chez moi et je me sens bien misérable, désormais. Pourquoi ? La question la plus sotte se pose à moi Je la regarde. Je l'écoute. Et je la sens. Sinon, je voudrais aussi bien la rassembler. Je n'y parviendrai pas. Qui suis-je ? Pourquoi ? Et tout le jour et je m'endors.

Mais je refuse de vivre ici : ce monde est trop mauvais. Il est insatiable de me voir mourir et je me pleure déjà. Quelle dyschronie ! J'y reviendrai peut-être.

Je vis. Qui s'en soucie ? Je ne me soucie de rien d'autre. Tous les jours, je perçois.

L'écho d'un moteur dans le loin, sur une route que je ne vois pas, m'apparaît beaucoup plus heureux que les paroles que j'entends, les doutes qu'on me soumet, les certitudes qu'on crut, ce que j'en écrirai, voilà qui me semble important. Comment aimer alors ?

Cet amour je le porterai toujours pourtant et peut-être un peu plus à chaque instant, comme un enfant mort-né. Je sais que je ne suis pas né pour vivre.

Tout ce qui vit, tout ce qui est ouvert m'est interdit. Quand un jardin est clos, je puis m'y promener sans risque de m'y perdre. Et quel soulagement ! Mais quelle tristesse.

Mon chemin se soumet à des circuits absurdes qui, par un hasard plutôt heureux, se contredisent les uns les autres. C'est ce qu'on dit aux gens bornés. C'est aussi, je le crains, ce qu'on m'a dit.

Comment être autre en demeurant ?

C'est un problème insoluble. Les gens comme moi nécessiteraient une bonne rééducation. Un parcours psychanalytique : je ne quémanderai jamais, bien au contraire, la charité de ces docteurs de l'âme. Je m'y soumettrai moins encore.

Je pose ma révolte ici. Je grimpe par-dessus pour m'élever, seulement afin de la clamer, de sorte qu'on m'entende !

Une bouteille à la mer. Une bouteille qui sait qu'elle sera inutile. Dès qu'on l'aura jetée, on se sera noyé. Il le savait aussi, celui qui a écrit le message qui flotte dans sa bouteille et que l'on recevra, sachant combien c'est inutile.

Mais le pêcheur est par nature curieux et ne peut s'empêcher de lire le rouleau de papier journal que le condamné a confectionné et qu'il a enfoui dans le ventre chéri de sa dernière bouteille.

Maudite bouteille !

Je ne vois pas pourquoi j'ai pris la direction Nation, lorsque je suis retourné au métro, place d'Italie. Car je sais bien que je retourne à l'université mais j'ai choisi un

chemin qui compte parmi les plus longs et malaisés.

J'exagère peut-être mais fort peu, en vérité. Car je ne vois que les wagons, depuis ce matin. J'ai le comportement d'un insensé, je vais à l'université pour que le temps passe plus vite qu'il n'en a l'air. Je me détromperai bientôt pourtant.

Si mes jours sont comptés, qu'on me le dise car j'ai très peur que mon calvaire s'éternise. Si mes jours sont comptés, je les savourerai je crois et je les chérirai. Chacun comme un rubis rarissime, ruisselant d'étonnantes facettes. Je ne m'enliserai pas. Des quelques jours qui me seraient donnés, je ferais un festin.

Aujourd'hui je m'enlise. Mon sort me semble contraignant. Je ne lui ai pas encore désobéi, je crois. Je ne lui désobéirai pas. Mais qu'il varie, enfin ! Puisqu'il faut que ça dure.

J'arrive enfin du côté de Jaurès. Une station parmi les plus hideuses de Paris. Son alentour envenimé. Ces bâtiments énormes, lourds, figés dans d'importantes poses. Les bâtiments de cette ville, c'est vrai, ont le visage méprisant et méprisable. Si fiers de la droiture de leurs angles, ils ne font que terroriser. Moi-même, j'ai très peur.

A présent, je me calme.

J'ai un peu perdu de ce désir qui me mordait, de harceler le monde de mes mots. Est-ce que je m'épuise pour autant ? Je regarde tout autour de moi et je vois ces visages crispés. Cette vision diffère toujours si peu ! Et cependant ce n'est jamais la même.

Des Francs-Bourgeois au Luxembourg

Ceci est un essai critique. C'est dire que je suis dans un état critique.

En sortant du Centre culturel suisse j'ai entendu une dame qui faisait ses vocalises. J'ai été attristé de ne pas vivre ici. Cependant, je le sais, si je vivais ici, j'en éprouverais quelque remord. N'est-ce pas la rue des Francs-Bourgeois ? Et quel dommage que tout soit si urbain !

Assis sur un banc, rue Vieille-du-Temple, je regarde parfois autour de moi. Un enfant court après sa mère qui fuit. Et que fuit-elle ? Elle poursuit son chemin, dit-elle à son enfant, sans lui.

Au centre culturel, on donnait un film sur le peintre qui expose là. Le peintre disait qu'après 1945, après la bombe, on ne pouvait plus faire de l'art comme autrefois. Il s'interrogeait. Il ne pouvait plus peindre de visages. Et moi de trouver ce prétexte un peu gros.

On entendait les musiciens qui joueront ce soir même, un jazz docile. - Mais qui a entendu John Coltrane ?

J'aime beaucoup ce quartier. C'est un des rares endroits de ce maudit Paris qui vit ma solitude et l'accompagne. La fraîcheur de l'odeur souvenante du printemps, survenu malgré moi. J'aurais volontiers arrêté le temps. Sur quel instant ? Tout fut si triste, cet hiver !

Solitude, mon enfant, tu as grandi. Je te reconnais mal. Mais tu ne m'oublies pas. Et nous serons toujours ensemble, toi et moi, main dans la main, nos chairs mêlées, nos respirations alternantes. Je t'écrirai. Je ne sais que t'écrire.

Bienheureux qui existe devant moi. Ses idées semblent claires. Bienheureux qui je vois que je ne connais pas.

Ma paresse a paru au soir si pâle.

Étrange exposition, décidément, me dis-je quand j'y retourne pour y voir l'écorce et la terre engeôlées. Tour à tour modelées, sculptées, gravées et pétrifiées. Je ne sais vers quelles fins, pourtant, je ne sais rien et je regarde. Les tableaux sont ingrats, l’œil n'en retire guère de plaisir. Une écorce, une croûte décevante…

Me voici assis au printemps sur un banc des jardins du Luxembourg. Ceci est une rencontre avec les renommés jardins du Luxembourg car je ne crois pas y être allé

auparavant, sinon par le biais d'une dictée dont j'ai le souvenir, flou, dans le loin de mon enfance.

Je sors du Collège de France. J'ai encore quelque deux heures à vivre dans Paris si je veux assister au concert donné à Radio France, pour chœurs certainement, si je veux m'oublier - mais ce sera fort difficile.

J'étais hier à un concert de jazz et à dire vrai, je me suis rarement autant ennuyé qu'à écouter ces musiciens qui ont su allier leur sphère d'influence respective en sorte que chacun ait son moment privilégié, reconnaissable, protégé de tous les autres. Des moments qui se succédaient selon des schèmes analogues, d'un rythme interrompu, répétitif, et quel ennui ! Quelle bouffonnerie hautaine !

Il y avait une voix qui parlait tout à l'heure dans le poste. Pourtant, c'est un magnétophone qui jouait les variations de Jean-Sébastien Bach pour le piano ; Les *Variations Goldberg.* Je n'aurais pas dû les entendre. Je ne sais si cela vient du poste, de la cassette ou du *cibi* dont usent les locataires d'un quelconque appartement de l'immeuble qui est le plus proche de la maison. On le voit de la fenêtre. Parfois, on peut voir ce qui s'y trame - en admettant, ici et là, de voir bouger les ombres.

Quant aux voix, j'ai baissé le volume du poste pour ne plus les entendre. Car il est bon, parfois, de ne plus rien entendre. Ou de n'entendre plus que les claquements du piano, par exemple, de Jean-Sébastien Bach (afin que tout soit calme pour un temps). Je n'existerai plus pour l'heure.

Une ligne coule dans ma main
Une ligne de couleur, lente
Je la pressens, elle se dessine
Lente, se forme et je la creuse
Et la déjoue, je lui donne un esprit
Qui ne lui laisse rien : je dors

*

A nouveau, c'est un soleil incantatoire qui brûle ma solitude au vendredi flâneur et parisien ; exubérant comme un soleil d'été, aux premiers jours d'avril, un soleil harassant et dont je me protège en attendant un cours dans le hall du Collège de France ; et cependant ce cours n'aura pas lieu. Mais il fait doux ici. Les voitures au-dehors peuvent aussi bien vrombir. Le silence est si frais, on les entend à peine.

On ne devrait jamais quitter les lieux où l'on doit revenir. Car après quelques mois, ils sont emprunts de souvenirs qui sont pénibles, inaccessibles et tangibles. Ici, j'ai cru. Mais j'étais seul. J'ai toujours été seul. On est toujours si seul sur le chemin d'apprendre !

Et pourtant, qu'ai-je appris ? Que je n'ai rien à espérer ? Il faut que je m'écoule. Il faut que mon temps passe. Qu'il passe devant moi et qu'il me nargue. Je ne veux pas ressusciter. J'ai peur des souvenirs, de l'avenir et d'en finir. Tous mes désirs m'effraient et je ne sais pourquoi. Maudite mécanique de l'âme !